11 AVRIL 1953

France

N° 391 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

DANS
CE
UMÉRO

★

ENACES
LE LAOS

★

ES DU FEU
ESPAGNE

★

E AU MUSÉE
IOGRAPHIQUE
MONACO

PRINCESSE DE LUXEMBOURG

La princesse Joséphine-Charlotte de Belgique a épousé le prince Jean de Luxembourg, héritier du Grand-Duché. Ce fut une véritable fête de famille pour les deux pays voisins et amis, car les nouveaux époux sont extrêmement populaires. Nous rendrons compte des cérémonies de Luxembourg dans notre prochain numéro.

MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
Everglaze
"Royal"
FABRICANTS
TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A
LYON

UNE INVENTION FRANÇAISE

qui fait le tour du monde

1° LE MULTIPLICATEUR DE CIRCUITS, INVENTION FRANÇAISE (BREVET DE GIALLULY), SEUL PROCÉDÉ PERMETTANT LA FABRICATION D'APPAREILS UNIQUES AU MONDE, COUVRANT SANS INTERRUPTION DE 8 M 75 à 568 MÈTRES EN 22 BANDES ET DE 805 à 3.000 MÈTRES EN 2 BANDES.

2° LE MULTIPLICATEUR M. F. (BREVET DE GIALLULY) QUI, SUPPRIMANT LA CONSTANTE CONTINU EN UTILISANT LES OPPOSITIONS DE PHASES DES BOBINAGES, AUGMENTE LE NIVEAU DE PUISSANCE AUDIBLE, SUPPRIME LE SOUFFLE, ÉTEND LE REGISTRE ET LE RELIEF MUSICAL.

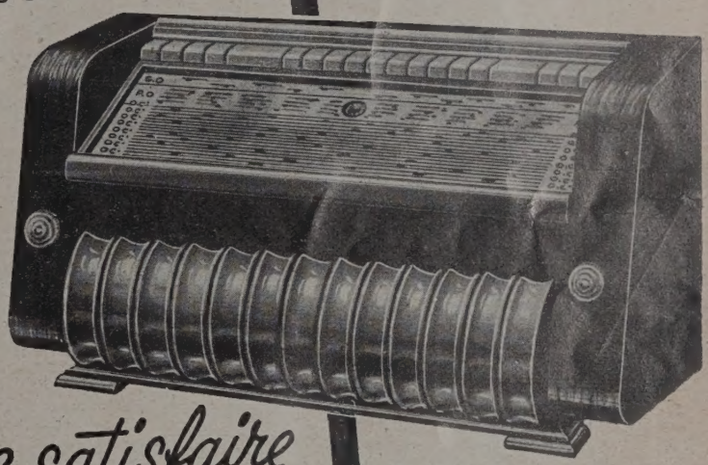
APPLIQUÉE DANS TOUS LES POSTES MEGA

vous permettra

- DES ÉMISSIONS NOMBREUSES,
- UNE SÉLECTIVITÉ SURE,
- UNE GRANDE PORTÉE DE RÉCEPTION,
- L'ABSENCE DE SOUFFLE,
- UNE MUSICALITÉ A REGISTRE ET A RELIEF ÉTENDUS,
- UNE GRANDE FACILITÉ DE RÉGLAGE,
- PLAGE DE RÉCEPTION 8 à 10 FOIS SUPÉRIEURE A CELLE D'UN POSTE NORMAL.

Toutes ces raisons, ajoutées à celle d'une musicalité exceptionnelle due à sa largeur de bandes, à son contreréacteur à 4 positions, à sa commande d'ondes par touches, à son cadran à très grande visibilité et à sa présentation unique et de grand luxe. font que

1°) **Couvre de 8 m 75 à 54 m en bandes étalées sans aucun trou (14).**
2°) **Couvre intégralement de 54 m à 190 m en bandes étalées (5).**
3°) **Couvre 190 m à 568 m en 3 bandes étalées.**
4°) **Précision de l'étalonnage 99/100e.**
5°) **Stabilité en onde courtes 99 %.**
6°) **Sensibilité d'ordre 1 microvolt donc 12 à 15 fois plus sensible.**
7°) **Ne peut se fabriquer qu'avec du matériel de premier choix.**



Seul Mega peut vous satisfaire

GARANTIE UN AN (reprise en compte de votre ancien appareil) **EXPÉDITIONS PROVINCE ET ÉTRANGER**

TÉLÉVISION - 819 lignes - prise de multiplicateur et Pick-up - Brevet de Gialluly.
Postes MEGA 6 — 7 — 8 — 10 — 14 Lampes. A partir de **29.600 F**

Nos appareils sont vendus comptant et à crédit 10% à la commande et 10 mensualités.

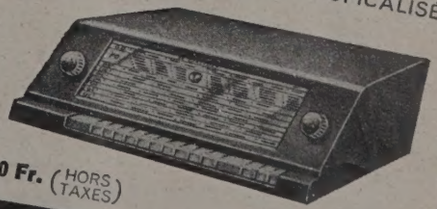
Le Multiplicateur de circuits peut être vendu séparément, s'adapte à tous les postes, amplis, pick-up qu'il transforme instantanément en postes ultra-modernes, avec commande à distance.

Demandez notre catalogue de Grand Luxe comportant tous nos modèles de radio et de télévision, nos **modèles coloniaux** et le nom de tous les postes émettant en ondes courtes, avec leur longueur d'onde, que nous vous adresserons gratuitement.

VENTE ET EXPOSITION DANS NOS SALONS : Ouverts de 9 h. à 18 h. 30 sauf Dimanche

"LE MEGA ÉQUATORIAL"
APPAREIL COMPORTANT 22 BANDES D'ONDES ÉTALÉES DE 8 m. 50 à 568 m.
15 à 20 FOIS PLUS SENSIBLE
8 LAMPES — TROPICALISÉ

ENTIÈREMENT MÉTALLIQUE - 9 kg. (500x380x230)
PRIX : **54.500 Fr.** (HORS TAXES)
MARCHANT SUR SECTEUR ET ACCUS **69.500 Fr.** (HORS TAXES)



Seuls les postes Mega comportent un multiplicateur de circuits.

PUB. STORA

ROUSSEAU & CORDONNIER

ÉTS de GIALLULY (MAISON FONDÉE EN 1925) 1 BIS, RUE WASHINGTON - PARIS (Métro George-V) — BALzac 39-56

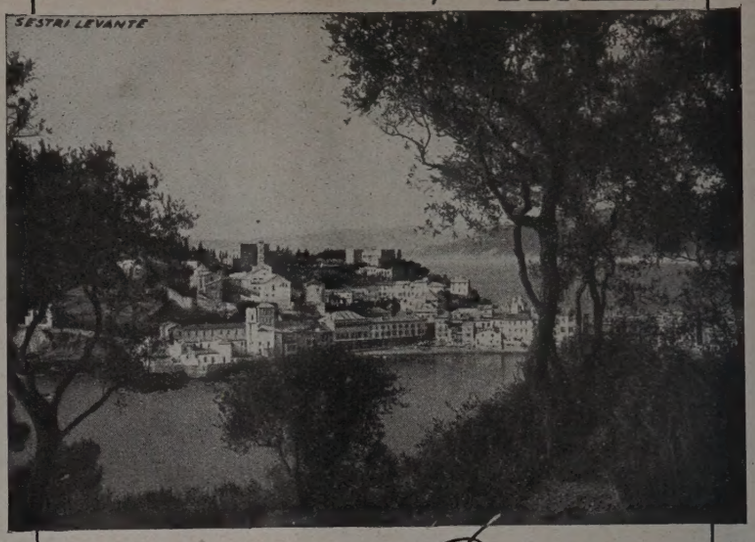
Fournisseur des Hôpitaux de Paris et de l'École supérieure d'Artillerie

Suze

GENTIANE

---

en ITALIE



Gênes et sa Riviera vous offrent leurs attraits en toute saison

Villégiature idéale dans les stations climatiques de:

Nervi - Portofino - Rapallo - S. Margherita - Sestri Levante
Arenzano - Camogli - Chiavari - Lavagna - Pegli - Zoagli

Hotels et Pensions de toutes catégories

Villas et appartements meublés à louer Liaison routières et ferroviaires rapides et confortables.

Renseignements:

OFFICE NATIONAL ITALIEN DE TOURISME (ENIT)
Paris - 23, Rue de la Paix — Nice - 14, Avenue de Verdun
Marseille - 2, Rue Fernand Pauriol

GENOVA - ENTE PROVINCIALE PER IL TURISMO
et toutes les agences de voyage

Plaisir et Santé en AUVERGNE

qui vous offre dans un cadre unique
LES CURES BIENFAISANTES
ET LES AGRÉMENTS DE SES
GRANDES STATIONS THERMALES

***LA BOURBOULE** (850 M.) Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

***CHATEL-GUYON** (400 M.) Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

***LE MONT-DORE** (1050 M.) Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix.*

***ROYAT** (450 M.) Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires..*

***SAINT-NECTAIRE** (700 M.) Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites.*

AUVERGNE TERRE DE SANTÉ

HOTELS ET PENSIONS TOUTES CATÉGORIES
RENSEIGNEMENTS
Bureaux de Tourisme, Hôtels, Etablissements Thermaux, Syndicats d'Initiative des Stations.

René Ravo

PUB. JOUVE N° 58

Les PRATICONFORTS

Exclusivité LEVITAN

A la fois pratiques et confortables, ces meubles à éléments interchangeables permettent toutes les combinaisons selon l'espace disponible.

Catalogue gratuit n° 87 sur demande

LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT

LEVITAN - 63, Bd Magenta - PARIS

9e ANNÉE — NUMÉRO 391 11 AVRIL 1953

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

NUAGES SUR LE ROYAUME DE LUANG-PRABANG

LA GRANDE BATAILLE POUR LE LAOS SE LIVRERA ICI. Dans ces petits postes de bois, soldats français et laotiens montent la garde sur les crêtes qui entourent Sam-Neua, position avancée sur laquelle peut, d'un jour à l'autre, se ruer l'infanterie « viet ».

LE LAOS MENACÉ PAR LES VIETS

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

L'OFFRE sino-coréenne de reprendre sur des bases raisonnables la négociation sur les prisonniers de guerre est considérée comme un élément encourageant pour la reprise utile des pourparlers de Pam Mun Jom, interrompus depuis six mois. Sans doute convient-il de se garder d'un optimisme excessif, tant sont déconcertantes les oscillations de la diplomatie communiste en Extrême-Orient. Dans l'hypothèse même où les négociations s'orienteraient cette fois vers la liquidation de la guerre en Corée, la plus élémentaire prudence obligerait à envisager le cas où les forces rouges chinoises, libérées de cette charge, porteraient leurs efforts vers d'autres zones asiatiques d'opérations, par exemple vers l'Indochine.

L'éventualité donne un intérêt capital à la reconnaissance de l'interdépendance des fronts d'Extrême-Orient, que MM. René Mayer et Letourneau ont obtenue du président Eisenhower et de son administration.

Cette garantie apparaît d'autant plus appréciable à l'heure où le Vietminh semble préparer de nouvelles actions d'envergure, notamment contre le Laos. Notre envoyé spécial, Lucien Bodard, précise, dans son article, la portée de la menace et les mesures prises pour y faire face.

A L'HEURE où j'écris, le bastion de Sam-Neua peut être attaqué d'une nuit à l'autre par les divisions régulières du Vietminh venant du Tonkin.

En décembre dernier, la victoire française de Nasan, dans les pays thaïs, avait sauvé le Laos. Mais l'alerte avait été chaude. Lorsque la cuvette de Dien-Bien-Phu, à côté de la frontière laotienne, fut capturée par les Vietminh, il semblait que la route était ouverte à l'ennemi. Dien-Bien-Phu est en effet la clé de Luang-Prabang, la vieille et bouddhique capitale laotienne : il y a une voie d'accès directe, à travers la jungle, par la vallée de la Nam-Hou. A cette époque, des conseillers affolés supplièrent S. M. Sisavang Vong, le vieux et pieux souverain, de quitter Luang-Prabang

menacé. Mais le roi se borna à déclarer que jamais il n'abandonnerait sa capitale.

Depuis décembre, les divisions vietminh qui avaient donné l'assaut aux pays thaïs se sont réorganisées et complétées. L'ennemi a fait un énorme effort pour mettre sur pied une nouvelle offensive, pour préparer un nouveau bond, cette fois contre le Laos. Il a poussé ses troupes, ses bases, ses dépôts jusqu'aux confins laotiens en une impressionnante mise en place. Et naturellement ce sont les communistes chinois qui ont fourni le matériel et les armes nécessaires.

Le dispositif ennemi est maintenant essentiellement tourné contre Sam-Neua.

A une cinquantaine de kilomètres de la frontière tonkinoise, Sam-Neua est une petite dépression en forme d'étoile à trois branches au milieu de montagnes farouches et escarpées. Depuis plusieurs mois déjà la garnison, isolée dans cette jungle lointaine, a été renforcée. Des installations défensives ont été hâtivement construites. Inlassablement des avions ont parachuté du barbelé, des munitions et tout ce qu'il faut pour organiser la résistance. Les troupes franco-laotiennes sont actuellement installées sur les sommets qui dominent la cuvette même de Sam-Neua, où elles ont construit des points d'appui. Mais déjà les Vietminh sont partout à l'entour. Et chaque jour ce sont des rencontres de patrouilles, de plus en plus violentes.

Et voici que le fils du vieux roi, le prince héritier Savang, s'est rendu à Sam-Neua. Il était accompagné de toutes les personnalités du Laos, depuis le président du Conseil et le ministre de la Guerre jusqu'au colonel Sizaire, chargé de la défense du royaume. Leur visite était de celles que les hautes autorités font afin d'encourager et d'exhorter les troupes avant la bataille : les combats seront très durs, ils seront presque des sacrifices si les Vietminh attaquent en force.

Cette visite n'était pas sans mérite. Car toute cette noble compagnie est arrivée dans un des premiers avions qui aient jamais atterri à Sam-Neua. La piste de fortune avait été fiévreusement aménagée pendant les dernières semaines afin de recevoir au moins des Junkers. C'était une piste extraordinaire, coincée au fond de l'étroite dépression, entourée de parois à pic. Elle franchissait même une rivière. Et il avait fallu faire sauter des rochers pour trouver la place nécessaire. Atterrir demeurait dangereux. Mais Sam-Neua n'était plus isolé.

En fait, Sam-Neua est une position avancée — et ce sont surtout des troupes laotiennes qui défendent cette place exposée. En cas de nécessité, elles pourraient se jeter dans la jungle pour gagner le gros des défenses françaises du Laos, situées plus en arrière, sur des bastions naturels dont le principal est le haut plateau du Tranning. Dans ces régions, les Français sont en train de faire des travaux extrêmement importants.

En fait, c'est le Laos en entier qui est en état d'alerte. Car tout ce pays de jungles et de montagnes, dont la grandeur égale la moitié de la France, est exposé aux entreprises vietminh. Certes, l'attaque la plus massive se produira, à partir du Tonkin, contre Sam-Neua et le haut Laos. Mais partout ailleurs de petits éléments vietminh sont en train de s'infiltrer. Ils se glissent particulièrement par les axes qui mènent de la côte d'Annam jusque vers le Mékong, à travers cette longue bande territoriale étirée entre le Siam et la mer de Chine. En fait, presque tout le Laos est déjà sillonné par de petits groupes armés de Vietminh qui se livrent au travail précurseur de la guérilla, de l'agitation politique et du renseignement ; les divisions régulières n'interviennent que sur un terrain préparé. Tout ce travail de sape est facilité par l'implantation, depuis longtemps, de bandes rouges importantes dans quatre massifs montagneux particulièrement bien placés commandant les frontières de Chine, le cours du Mékong près de Savannaket et même les abords de Vientiane, la capitale politique du Laos.

Il n'est désormais plus de doute : c'est la désagrégation et la conquête du Laos entier que les Vietminh sont en train d'entreprendre. Il s'agit d'un programme ambitieux, arrêté en commun avec les communistes chinois, pour la domination du Sud-Est asiatique. Car le Laos est le pays de toutes les frontières — non seulement avec les deux autres Etats associés du Vietnam et du Cambodge, mais aussi avec la Chine, la Birmanie, le Siam. Que les Vietminh arrivent à Luang-Prabang, et la jonction serait aussitôt faite avec les troupes du « Drapeau-Blanc », c'est-à-dire les communistes de Birmanie. Juste en bordure de la Chine de Mao Tse Toung il y aurait depuis Langson, au Tonkin, jusqu'à Laschio, en Birmanie, une zone communiste de 1.500 kilomètres. Et toutes les parties laotiennes et birmanes de cette ceinture rouge pourraient être aisément approvisionnées, en dépit d'une des pires jungles du monde, par la route de Birmanie. Elle fut construite pendant la dernière guerre par les Alliés pour ravitailler Tchiang Kaï Chek, bloqué par les Japonais. Maintenant les gens de Mao Tse Toung ont refait tout le long tronçon en territoire yunnanais. Le sens de la circulation rouge serait l'inverse de celui d'autrefois.

Ainsi, la guerre du Laos est vraiment le prélude à l'extension communiste à travers tout le Sud-Est asiatique.

La défense du Laos sera compliquée par une répugnance mutuelle : celle des Vietnamiens à y envoyer des unités de l'armée nationale ; celle des Laotiens à les laisser pénétrer sur leur territoire. En fait, ce sera l'armée laotienne, forte de douze mille hommes, appuyée par des troupes de l'Union française, qui devra arrêter les Vietminh. Les Vietminh ne reconnaissent plus les frontières. Mais les gouvernements nationalistes des trois Etats associés s'y attachent de plus en plus. La notion de fédération ou d'alliance indochinoise disparaît.

Il est cependant certain que l'offensive rouge contre le Laos sera accompagnée d'actions massives de fixation en pays vietnamien — contre le hérisson de Nasan et même contre le sud du delta tonkinois. Ainsi l'armée vietnamienne et l'armée laotienne combattront en même temps contre le même ennemi. Mais ce sera chacune dans son propre pays. « Nous ne voulons pas de Vietnamiens chez nous, disent les Laotiens. D'aucune sorte. Pas plus ceux de Bao Daï que les Vietminh. »

Cette intransigeance laotienne permettra de cristalliser plus profondément le sentiment populaire contre l'invasion étrangère. Car il n'y a pas de Laotiens parmi les Vietminh. Au Laos, ceux-ci sont essentiellement des Vietnamiens faisant une invasion. De fait, le roi du Laos a tous ses sujets derrière lui depuis que les rebelles laotiens nationalistes se rallièrent à son régime, à la fin de 1949. Et il est certain que, face au nouveau danger vietminh, les Laotiens se défendront avec acharnement.

Ces trois dernières années, l'armée laotienne a décuplé ses effectifs. Les parachutistes laotiens sont célèbres pour leur courage. Mais cette armée laotienne fut surtout conçue pour la guerre de jungle, pour la guerre de pistes à travers la forêt, pour la poursuite des petits groupes infiltrés dans l'immensité du pays, pour des combats ignorés, ingrats et infiniment pénibles. C'est une armée de guérilla et de contre-guérilla. Elle n'a donc pas l'habitude des grands chocs comme il s'en produira en face des divisions régulières vietminh. L'appui français devra donc être considérable.

LA GUERRE MÉCANISÉE exige une initiation que les officiers laotiens reçoivent souvent en France. Ceux-ci assistent à l' « opération Mimosa ».

LA POSITION CAPITALE du Laos, au contact du Vietnam, de la Chine, de la Birmanie et du Siam, ressort clairement de cette carte.

RMÉE LAOTIENNE, qui comprend 12.000 hommes aguerris et farouchement patriotes, s'est en effet surtout préparée jusqu'à présent à la guerre de jungle, où elle excelle.

LA GUINÉE FRANÇAISE ET SES GISEMENTS MINIERS

ÉTONNERONT-ILS LE MONDE ?

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL ALFRED SILBERT

DANS l'avion d'Air France qui, par-dessus les rigueurs ensoleillées d'un Soudan impitoyable, m'a conduit tout à l'heure à Bamako, j'ai tout loisir, en regardant maintenant défiler au-dessous de moi les montagnes du Fouta-Djalon, de déchiffrer le paysage : mais le chaos est tel que je n'y parviendrai pas avant d'apercevoir, en fin de course, le caractéristique Kakoulima, le mont de l'Eléphant-Couché, et, à ses pieds, la longue presqu'île du Kaloum... Et je me retrouve derechef sur ce terrain de Conakry d'où je m'étais envolé en hâte le 3 septembre 1939, le jour même de la guerre, pour aller me faire mobiliser à Dakar.

Parmi les villes de la côte d'Afrique, Conakry a toujours eu un charme particulier, un charme un peu malsain peut-être, comme celui d'une fleur à l'odeur trop lourde, qu'on aime parfois respirer : c'est que peu de cités, ni Dakar, édifié sur l'aridité agressive de sa presqu'île, ni Abidjan, avec ses bungalows encerclés par le plomb fondu de sa lagune, possèdent à un pareil degré un caractère aussi typique d'exotisme colonial.

Conakry ou Bernardin de Saint-Pierre retrouvé.

ICI, d'abord, à travers l'écran dentelé des rangées de cocotiers qui, du Boulbinet à Camayenne, bruissent éternellement au vent, la mer est partout... ne serait-ce que parce que l'essentiel de Conakry a été bâti sur une petite île, Tumbo, qu'une simple chaussée artificielle relie au rivage. Et puis, surtout, les 6 mètres d'eau qui s'abattent régulièrement chaque année sur la ville et la perpétuelle humidité qui en est la conséquence ont provoqué dans l'îlot la croissance d'énormes manguiers massifs et de fromagers géants aux racines aériennes monstrueuses, que les premiers urbanistes qui ont dessiné le plan de la cité ont eu l'excellente idée de respecter : de telle façon que la ville entière s'étend à l'ombre du dôme vert sombre d'un feuillage perpétuel. Sur quoi, flamboyants multicolores, pourpres hibiscus et guirlandes de bougainvillées, cette glycine d'outre-mer, ajoutent dans les jardins à la violence tropicale de ce tableau !

Néanmoins, les plus extraordinaires tonalités de Conakry proviennent bien moins peut-être de la nature elle-même que de la totale liberté d'allure et du coloris de sa population.

Les quartiers européens et autochtones n'étant pas cloisonnés, Soussous ou Malinkés, tous Noirs de fort bonne mine et appartenant à des peuplades anciennes, traditionnelles, cohérentes et depuis longtemps habituées au contact des Européens, vont et viennent en effet absolument sans la moindre gêne, apportant à travers tout Conakry le pittoresque de leurs boubous multicolores, de leur langage volubile, de la forte senteur de leurs petits bagages haut transportés sur leur tête ou étalés sur les trottoirs. Les femmes surtout, robustes et impérieuses matrones aux traits remarquablement fiers et gracieuses fillettes ambrées, rivalisent de recherche quant à leurs falbalas bigarrés et à leurs madras chatoyants. Malgré soi, dans cette inexprimable ambiance de douceur de vivre, on évoque Bernardin de Saint-Pierre et les « vieilles colonies du XVIII[e] siècle ».

Le sol de la presqu'île du Kaloum est saturé de minerais de fer et de bauxite.

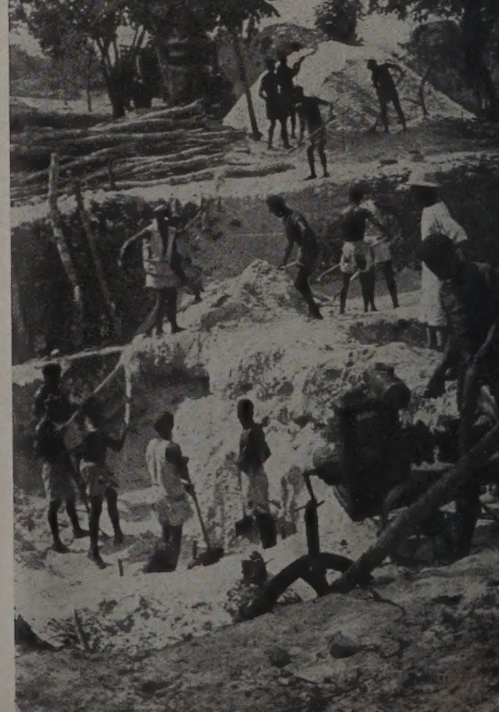
CETTE douceur de vivre, hâtons-nous, pendant qu'il en est temps, d'en jouir encore... Déjà la fièvre de la banane avait, depuis la guerre, secoué la torpeur de la Guinée et apporté une animation accrue dans les rues de Conakry.

Or, réhabitué aujourd'hui à son gracieux décor, je remarque le nombre inusité des maçons qui, un peu partout, brandissent la truelle, des dockers qui s'affairent au port autour de lourdes et luisantes machines, et ces longues files de travailleurs revenant, le soir, des usines ou des dépôts qui se sont installés en arrière de la cité, tout au long de la presqu'île du Kaloum. A son tour Conakry entre — que dis-je ! — se précipite dans le tourbillon de la vie moderne, et d'aucuns lui prédisent même dès maintenant le plus brillant avenir. Car, paraît-il, nous vivons ici sur un sol qui n'a peut-être pas son pareil au monde, tout saturé de minerais de fer et de bauxite...

Le minerai de fer, c'est au kilomètre 9 de la route qui, partant de Conakry, se dirige vers l'intérieur que je suis allé en constater l'existence. A la vérité, cette fortune inouïe d'un pareil bassin minier si près de la mer n'était pas demeurée jusqu'ici entièrement dans le domaine de l'inconnu. Il y a longtemps qu'à Conakry on savait que la presqu'île du Kaloum recélait du fer ; mais il aura fallu les recherches de ces dernières années pour démontrer précisément l'importance du gisement, en même temps que l'apparition en Afrique d'un gigantesque matériel américain aura permis ce miracle de rendre désormais rentables des entreprises dont, avec les faibles moyens mécaniques dont on disposait jusqu'alors, on n'avait peut-être pas su tirer grand-chose auparavant...

C'est pourquoi Conakry est, à l'heure actuelle, en train de devenir

Ces quais que dominent au loin des arbres géants sont ceux d'un port moderne, débouché d'une région minière dont l'importance croît de jour en jour, Conakry, d'où les cargos emportent la bauxite et le minerai de fer. **A droite :** A Kindia, on creuse des réservoirs pour alimenter la ville en eau



Dans la presqu'île du Kaloum, à proximité immédiate de Conakry, le minerai de fer est exploité à ciel ouvert.

célèbre parmi les « métallurgistes ». Bientôt 3 millions de tonnes de minerai de fer sortiront des entrailles de ce gisement que laboure sans trêve la ferraille agressive de tout cet appareillage compliqué que je vois fonctionner devant mes yeux : la technique de Briey s'impose dans cette portion de la Guinée par-dessus le pittoresque nonchalant des traditions ancestrales... Ce rail, ces énormes wagons en forme de tombereau rejoignent le port minier de Conakry, lui-même édifié suivant les normes les plus modernes... Au début de février dernier un premier bateau est venu se gaver d'un chargement inaugural de minerai, puis d'autres ont suivi.

Non seulement nos usines de France, mais également l'Angleterre, l'Allemagne recherchent le minerai de Conakry... dont il n'est pas dit qu'il n'ait pas un jour son mot à dire dans l'exécution du plan Schuman.

La voilà bien l'Eurafrique, et ainsi va le monde désormais !

Le destin hors série des îles de Loos.

S'il faut aller chercher le fer en arrière de Conakry, la bauxite, dont on tire l'aluminium, se trouve située, en revanche, immédiatement devant la ville, dans un panorama constitué par le bizarre chapelet des îles de Loos, qui, au grand large du port, semblent prolonger harmonieusement une baie qu'en réalité elles protègent.

Longtemps l'Angleterre nous a disputé cet archipel, au point que la légende veut même que Conakry ne soit français que parce que la chaussée reliant Tumbo au continent n'aurait été bâtie — et en une nuit seulement ! — que sur les ordres d'un gouverneur entreprenant et prudent à la fois, désireux de devancer par cette intiative toutes les contestations internationales possibles.

Néanmoins, plus près de nous, les îles de Loos, ce ne sont pas seulement Kassa, Tamara, là où se trouve précisément la bauxite, mais aussi Roum, dont il fut beaucoup question au commencement de ce siècle lorsque l'imaginative Thérèse Humbert prétendit qu'en cet îlot se trouvait enfoui le trésor de John Crawford.

Un petit quart d'heure d'une navigation idéale en zigzaguant autour des bateaux qui se dandinent sur rade, et me voici à Kassa. J'y suis accueilli par les ingénieurs canadiens qui y sont installés, car si le fer du Kaloum gagnera plutôt l'Europe, la bauxite, quant à elle, sera traitée, au moins pour commencer, sur les rives du Saint-Laurent !

Bien entendu, ici aussi, le minerai est si aisé à extraire que les excavatrices travaillent à ciel ouvert. Quant aux cargos qui doivent charger les 200.000 tonnes que produira progressivement l'archipel, autour de ces petites îles leur navigation ne sera jamais malaisée... Jusqu'au jour où, les chutes d'eau du Fouta-Djalon ayant été suffisamment équipées, il sera possible de prévoir à Conakry des installations d'électro-métallurgie semblables à celles qui, dans nos Alpes, traitent les bauxites de Provence.

Quand ce jour-là viendra-t-il ? En Afrique tout est possible avec le temps. En attendant, débusquant dans la primitive brousse de Kassa agiles singes noirs et minuscules rats palmistes, nous visitons les maisons préfabriquées des ingénieurs, des travailleurs.

Les contrastes du Fouta-Djalon, château d'eau de l'A.-O. F.

Mais, de même que Paris n'est pas toute la France, derrière Conakry d'autres villes de la Guinée se transforment à leur tour... 2.000 kilomètres effectués à bord d'un de ces robustes petits *pick up* que toute l'Afrique utilise aujourd'hui parce qu'ils offrent ce grand avantage de pouvoir avaler toutes les pistes ou rouler sur une seule lame de ressort me permettront bientôt de revoir, de plus près, le Fouta-Djalon.

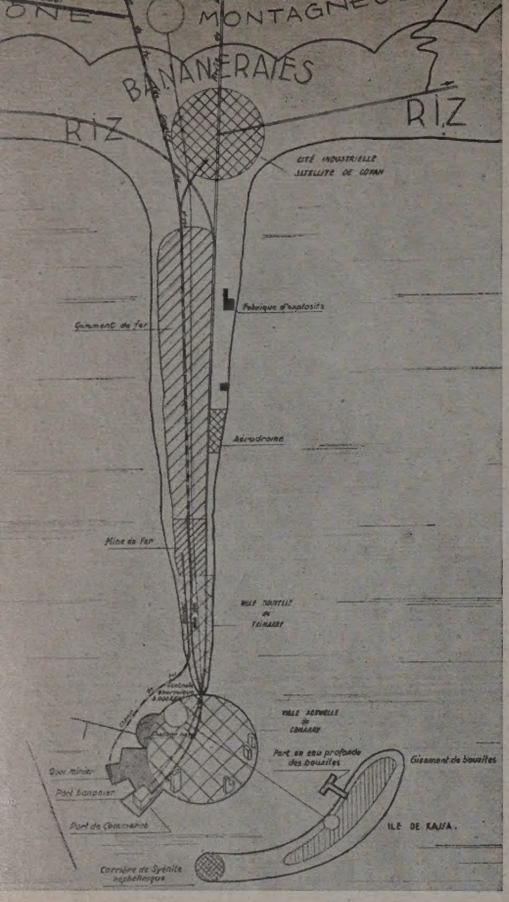
Succédant aux terres basses progressivement transformées en « casiers » et qui devraient également faire de la Guinée, dans quelques années, un pays exportateur de riz, la route, après Coyah, aborde un terrain difficile, et nous montons sans discontinuer. La montagne nous encercle de ses éboulis violacés. A la forêt tropicale et aux ondulantes bananeraies succèdent des régions d'une savane giboyeuse ou de *bowé*, mornes étendues d'un sable noir et stérile. Le Fouta mérite bien son surnom de « château d'eau de l'A.-O. F. » : nous avons franchi, chemin faisant, maintes rivières et admiré force cascades. Ici même, à « Grandes-Chutes », doit être équipé sur la Samo le premier de ces barrages dont m'avaient parlé les Canadiens de Kassa !

Mais, sur ces plateaux, la bauxite recommence à faire parler d'elle. Car nous voici parvenus à Kindia, célèbre autrefois par son Institut Pasteur et sa « ferme à serpents », et devant nous la route continue jusqu'à Mamou, Dabola et Kankan. Or, à Kindia également, il n'est bruit aujourd'hui que des grands projets que certains groupements métropolitains ont mis à l'étude... Comme dans les îles de Loos, la bauxite, tout autour de la ville, s'étend à fleur de terre, et la proximité immédiate du Kontouré permettrait, par un aménagement facile du fleuve, de produire à Kindia, d'ici 1960, 100.000 tonnes d'aluminium. A ce rythme où s'arrêtera l'avenir minier de la Guinée ?

Laissons-là les hommes et leurs soucis matériels, leurs travaux et leur productivité pour un bon bain de nature lointaine.

Justement, à gauche, la route, redevenue excellente, s'élève encore de plus de 700 mètres en 50 kilomètres. Et c'est Dalaba, avec sa station d'altitude et ses pins transplantés d'Indochine, Pita et ses pâtres foullahs habillés de bleu sombre comme leurs congénères des rives du Niger ou du Nil... Je termine ma randonnée guinéenne à Labé, où Conakry semble véritablement un autre monde : ici poussent les amandiers et le géranium !

Mais maintenant, la route va bientôt redescendre droit au nord, vers la fournaise retrouvée de la Casamance. Le Sénégal est devant moi...



...ite carte schématique de la région de Conakry ...ntre la situation de la ville dans l'île Tumbo, avec ...dentelure de son port tel qu'il sera, achevé. En ...s, Kassa, la plus rapprochée des îles du Loos, ...che en bauxite. Dans la presqu'île, les gisements de fer. Très en arrière, la côte africaine.

...es bauxites sont extraites et broyées sur place. ...ais le pays ne possède pas encore les installations ...écessaires à leur transformation en aluminium.

« L'AVENIR DE L'AFRIQUE NOIRE FRANÇAISE EST DANS SON SOUS-SOL »

nous dit M. Jacquinot, ministre de la France d'outre-mer, avant son départ pour la Guinée.

DEUX fois ministre de la France d'outre-mer depuis la libération, M. Louis Jacquinot s'était déjà familiarisé avant guerre, comme chef de cabinet d'André Maginot, ministre des Colonies, avec les données essentielles des questions « impériales » françaises.

Dans la hiérarchie des problèmes **réels** qui se posent dans les territoires éloignés relevant de son administration, il donne volontiers le pas à l'économique sur le politique. C'est ainsi que le 9 avril il était à Conakry, où, après une visite aux nouvelles installations du combinat industriel, il va procéder durant une dizaine de jours à une inspection des ressources minières et agricoles de la Guinée française.

Avant son départ, le ministre de la France d'outre-mer avait bien voulu répondre à nos questions touchant ses vues d'avenir sur ce que l'on appelait naguère « l'Empire colonial français ».

Quelles sont, monsieur le ministre, suivant votre optique, les plus importantes, les plus urgentes des questions à résoudre pour la mise en valeur de nos territoires d'outre-mer ?

L'avenir de l'Afrique noire française réside en grande partie dans l'exploitation de ses ressources minières, qui ont été trop négligées dans le passé.

Est-ce dire que le développement de la production agricole vous paraîtrait secondaire ?

Certainement pas. L'extension des cultures vivrières, des grandes productions d'exportation, de l'élevage a une importance essentielle. Elle intéresse la plus grande partie de la population locale. Il faut nourrir davantage et mieux les autochtones, leur fournir des moyens d'échange.

Les produits agricoles que l'Afrique peut vendre à l'exportation ne lui permettraient-ils pas de se procurer les devises nécessaires pour acheter une partie de l'outillage voulu pour les grands travaux ?

Nous faisons des efforts pour intensifier la culture de produits tels que l'huile de palme, le coton, le sisal, les succédanés du jute, qui peuvent trouver des débouchés sur les marchés extérieurs ou qui éviteraient à la France des importations entraînant des sorties de devises.

Revenons, si vous le voulez bien, monsieur le ministre, à l'exploitation des ressources minières.

On a considéré parfois, bien à tort, que les différentes formes de mise en valeur de l'Afrique s'excluaient en quelque mesure. Il n'en est rien. C'est, au contraire, en diversifiant ses richesses, en réalisant tout à la fois une meilleure production agricole et des ensembles industriels et miniers que l'on réalisera une véritable émancipation économique des territoires africains, et nous pouvons fonder sur les produits du sous-sol les plus grands espoirs.

Espoirs à lointaine échéance sans doute ?

Pas nécessairement. On a fait déjà un assez bon recensement des richesses du sous-sol. Il ne faut donc pas s'attendre à des découvertes sensationnelles à la suite des prospections qui se poursuivent. Ce qui importe, c'est d'exploiter sans tarder les richesses déjà inventoriées et qui sont pleines de promesses. C'est l'industrialisation de l'Afrique qui fera sa fortune.

Dans lequel de nos territoires voyez-vous surtout cet avenir minier et industriel ?

On pourrait énumérer des richesses minières diverses dans presque tous ces territoires. Mais prenez, à titre d'exemple, le cas de la Guinée. Elle possède, dans des conditions relativement faciles d'exploitation, de grandes ressources en minerai de fer et en bauxite, matière première de l'aluminium. Elle a des ressources hydrauliques considérables, qui, une fois aménagées, fourniront à pied d'œuvre une énergie électrique économique. La Guinée a aussi l'avantage de posséder des réserves de main-d'œuvre grâce à une population abondante. Ce pays est appelé à un grand développement industriel.

MAIS M. Jacquinot se rend compte que pour tirer du sous-sol les précieux minerais, pour les transporter, pour effectuer les travaux gigantesques d'intérêt public sans lesquels toutes ces richesses ne seraient pas mobilisables il faut investir des capitaux énormes. C'est une de ses préoccupations d'attirer des sociétés privées, de favoriser des accords, là où c'est nécessaire, entre sociétés françaises et étrangères. Pour hâter les investissements, il voudrait multiplier les facilités offertes au grand tourisme international. S'ils viennent sur place, les hommes d'affaires de France et de l'étranger se rendront mieux compte des possibilités offertes à leurs entreprises par ces pays neufs.

D'autre part, sur le plan social, le ministre entend hâter une amélioration sensible de l'habitat, pour les Noirs comme pour les Européens, car une pénurie dans le logement sévit en Afrique noire aussi bien qu'en France. Il voudrait surtout faire adopter un style d'habitation inspiré par le cadre du pays, adapté aux conditions du pays, utilisant les matériaux du pays.

Tandis qu'il caresse ces projets d'avenir, ses services travaillent à l'élaboration d'un nouveau plan quadriennal, qui va être examiné au cours des prochaines semaines par une commission spéciale constituée au sein du commissariat général au Plan. Pour l'établissement de ces projets qui engageront l'avenir, M. Jacquinot entend donner la preuve qu'il est un réalisateur sans pour autant cesser d'être un réaliste.

Pierre DENOYER.

Chaque année les saint-cyriens rendent hommage à leurs anciens dans les bâtiments délabrés de l'école où furent formées des générations d'officiers.

PÈLERINAGE DANS LES RUINES

LES « CASOARS » DE COËTQUIDAN ONT DÉFILÉ DANS CE QUI FUT SAINT-CYR

La promotion « Maréchal de Lattre » des élèves de Coëtquidan a mis à profit son séjour à Paris pour mêler l'utile à l'agréable. Tel est d'ailleurs le programme de ce voyage annuel dans la capitale. Il vise à donner aux futurs officiers un complément de formation générale que Paris seul peut dispenser et qu'il leur était plus facile d'acquérir quand l'école était à Saint-Cyr. En même temps, cette quinzaine parisienne est pour ces jeunes gens soumis à un dur travail et à une discipline sévère une détente nécessaire et appréciée.

Les « cyrards » ont, comme d'habitude, mis les bouchées doubles pour voir tout ce qui leur était proposé : usines d'aviation et d'automobiles, fabriques de produits alimentaires, centre de psychotechnie de la R. A. T. P., laboratoire d'essais de la S. N. C. F. Mais ils ont encore trouvé le temps de parcourir les Invalides, Notre-Dame, le Louvre, la Sainte-Chapelle et Versailles.

Et ils ont terminé par le pèlerinage que chaque promotion se doit d'accomplir aux ruines glorieuses de l'école de Saint-Cyr. Hommage aux anciens, dont le monument aux Morts perpétue le souvenir et devant lequel défilèrent les « casoars ». Les officiers qui ont connu l'école en évoquèrent l'histoire anecdotique. Pour ceux que les circonstances ont envoyés faire l'apprentissage du métier des armes dans la lande bretonne ce fut, dans ce décor où survit un noble passé, une vivante leçon.

Phot. François Rousseaux.

AUX QUATR

M. ADENAUER AVOCAT DE L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE

Je ne vais pas à Washington pour demander une aide financière ni même pour y conclure des accords concrets... Ainsi parlait le chancelier Adenauer peu avant de s'embarquer au Havre sur le paquebot *United States*. (Notre photographie le montre au moment du départ.) Il devait d'ailleurs croiser au milieu de l'Atlantique MM. René Mayer et Georges Bidault rentrant en France.

C'est donc à des échanges de vues avec les dirigeants des Etats-Unis que l'homme d'Etat allemand entendait se limiter durant son séjour, espérant dégager la base commune d'une action politique future. Mais, sans demander d'appui financier direct, le chancelier se devait d'insister sur le développement des relations commerciales germano-américaines et de plaider en faveur d'un accord de convertibilité du mark occidental. Il n'a pas caché que son pays ne voulait lever aucune formation militaire tant que le traité d'armée européenne ne serait pas ratifié par tous les intéressés. Après l'Amérique, M. Adenauer tentera de rallier la Grande-Bretagne à ses thèses. Il doit, en effet, dans le courant de mai, s'entretenir à Londres avec M. Eden. Et, vers la même époque, il compte discuter la question de la Sarre avec des dirigeants français.

DÉTENTE A L'O. N. U.

La tactique « pacifique » inaugurée par Moscou après la disparition de Joseph Staline a eu sa répercussion à l'O. N. U., où un accord s'est brusquement réalisé pour la succession de M. Trygve Lie au secrétariat général. N'ayant obtenu l'agrément ni pour Mme Pandit (Inde) ni pour M. Skrszeszewski (Pologne), la représentation soviétique maintenait obstinément son veto contre M. Pearson (Canada). Finalement, M. Vychinski a accepté la candidature, suggérée par la délégation française, de M. Dag Hammarskjoeld (ci-dessus), qui présida la délégation suédoise à l'O. N. U. et dont le choix inattendu a aussitôt été ratifié par les Cinq Grands au comité de sécurité. Ministre adjoint des Affaires étrangères à Stockholm, président de la Banque nationale suédoise, président adjoint du comité exécutif de l'O. E. C. E., le successeur de M. Trygve Lie est un technicien des questions économiques et un parfait diplomate ; peu communicatif, il exige beaucoup de ses collaborateurs.

SHAPE A DEUX ANS

Au cours d'une cérémonie colorée, le G. Q. G. des Forces alliées en Europe (S. H. A. P. E.) a célébré, le 2 avril, son second anniversaire. Les drapeaux de quatorze nations, qui flottaient à l'entrée de la petite ville militaire qui s'est édifiée près de Louveciennes, furent amenés et remplacés par de nouveaux pavillons. M. Pleven s'était fait représenter par le nouveau gouverneur militaire de Paris, le général Zeller. Derrière lui se tenait le général Valluy. Dans une allocution étudiée, le général Ridgway, commandant suprême des Forces alliées en Europe, dressa un bilan du travail accompli, mais aussi de tout ce qui reste à faire. « Le potentiel militaire de nos agresseurs éventuels n'ayant pas diminué d'un iota au cours des deux dernières années », le général appela de ses vœux la participation de l'Allemagne occidentale à la construction mise sur pied et insista sur la nécessité d'une foi invincible et d'armements puissants, même au prix d'une diminution de notre bien-être.

LES RAMEURS DE CAMBRIDGE TRIOMPHENT DE CEUX D'OXFORD

La classique épreuve d'aviron Oxford-Cambridge aura bientôt cent ans. C'est en effet pour la quatre-vingt-dix-neuvième fois que les deux équipes se sont affrontées, sur le parcours traditionnel de l'avant-dernière boucle londonienne de la Tamise, devant cinq cent mille spectateurs. Quand ils hissèrent leur bateau sur la rive, les « Cantabs » étaient satisfaits. Ils venaient de donner à leur Université sa cinquante-quatrième victoire.

OINS DU MONDE...

M. GAVINI VISITE NOS MARINS ET CEUX DU VIETNAM

N sait l'importance du rôle joué par la marine dans la guerre d'Indochine : surveillance des côtes, appui donné aux troupes par les appareils de l'aéronavale, icipation aux opérations terrestres des euses « Dinassauts ». Ces vaillantes forces nent de recevoir le salut de la mère patrie, leur a apporté M. Gavini, secrétaire d'Etat Marine, en un voyage qui l'a mené de gon (où on le voit décorant de vieux ouvriers de l'arsenal) à Hanoï, de Vientiane à Tourane et à Pnom-Penh. Ce voyage a pris toute sa signification dans la visite de M. Gavini à Nha-Trang, où se forment les cadres de la marine vietnamienne et où le ministre réaffirma, comme il l'avait fait dans ses entrevues avec les plus hautes autorités du pays, sa volonté d'aider à la croissance de cette jeune marine dont les bâtiments doivent demain lutter côte à côte avec les nôtres.

LA TERREUR AU KENYA

situation s'est aggravée au Kenya et le secrétaire d'Etat aux Colonies, M. Lyttelton, a pu dire aux Communes qu'elle s'apparentait à l'état de guerre. Le dernier raid des -Mau dans le district de Lari a été d'une cité inouïe. Plus de deux cents Kikouyous nt été massacrés et effroyablement mutilés. s le nombre, des femmes et des enfants. es centaines d'arrestations ont été opérées on voit sur notre photographie quelques-uns prisonniers attendant d'être interrogés. te recrudescence du terrorisme pose à Nairobi me à Londres de délicats problèmes vu le le degré d'évolution politique de la popuon. Des renforts équipés pour la guerre de gle ont été envoyés.

GRÈVES POLITIQUES EN ITALIE

MONSIEUR DE GASPERI a triomphé, non sans peine, de la résistance acharnée qui dressait les partis d'opposition contre la nouvelle loi électorale. Celle-ci favorisera en effet, aux élections générales de juin prochain, les partis apparentés qui soutiennent la politique du gouvernement italien. L'agitation, qui s'était traduite au parlement par des incidents violents, s'est transposée dans le milieu social. Mais la grève générale lancée par la C. G. T. n'a été que peu observée. Toutefois, certains services publics ont été affectés par des arrêts de travail. C'est ainsi qu'à Rome on dut utiliser des transports de fortune en usage durant la guerre, tel ce motocycle-camionnette emprunté par les Romains pour se rendre à leur travail.

PROPOS DU SCEPTIQUE

DANS une mesure qui reste à déterminer, ce John Reginald Christie, « l'étrangleur de Notting Hill », mérite la publicité qui lui est faite.

Qu'il ait réussi en si peu de temps, dans un quartier si peuplé, à supprimer avec si peu de bruit un si grand nombre de ses concitoyennes, c'est évidemment un exploit peu banal. Qu'il ait ensuite tenu en haleine, des journées durant, toutes les polices du royaume et qu'il ait inspiré une frayeur assez grande pour que Scotland Yard s'astreignît à le débusquer dans des délais somme toute fort convenables lorsqu'on songe à certain crime sensationnel de chez nous dont les auteurs courent encore, voilà qui mérite aussi attention.

Mais tous les records ne sont pas battus. Notre compatriote Landru, à qui on l'a un peu hâtivement comparé, et son disciple Petiot, de sinistre mémoire, peuvent encore, à titre posthume, contester à Christie le titre de champion mondial du crime. De même le général Lammerding, toujours en fuite, ou — nous citons au hasard — Dillinger, qui, outre-Atlantique, illustra la dynastie des « ennemis publics n° 1 ». Les performances du « fou lunaire » sont d'ailleurs quotidiennement égalées ou dépassées à travers le monde par celles de rivaux plus discrets, mais dont les exploits n'en illustrent pas moins abondamment les rubriques spécialisées. Hier encore, dans l'Iowa (U. S.), un jeune fusilier marin parvenait à massacrer deux hommes et trois femmes en l'espace de cinq jours. On n'en fait pourtant pas une montagne, et il n'y aurait finalement aucune raison technique de s'attarder au « cas Christie » s'il ne mettait en lumière l'exquise urbanité des mœurs britanniques.

De ce côté-ci du pas de Calais, les rapports de la Justice et de sa clientèle sont empreints d'une certaine rudesse. De l'autre côté, rien de tel. Voici comment les choses se passent : un certain nombre de cadavres étant découverts dans l'ancien appartement de Mr. Christie, celui-ci n'est pas aussitôt considéré comme un assassin, mais, tout au plus, comme un collectionneur anormal. Comme il n'a pas cru devoir rester sur les lieux, Scotland Yard s'efforce de lui faire partager ses soucis et l'informe que son témoignage (sic), vu les circonstances, contribuerait sans doute à tirer les enquêteurs d'embarras. Le « témoin » ne répond pas. Un constable cependant le rencontre sur les bords de la Tamise. « Vous avez des papiers ? — Non. — Comment vous appelez-vous ? — Smith. — Ce ne serait pas plutôt Christie ? — Vous avez raison. — Auriez-vous alors l'obligeance de me suivre ? — Mais, naturellement. »

Quel tact et quelle courtoisie de part et d'autre ! Et comme on aimerait proposer à qui de droit ce bel exemple de « public relations » donné par un pays où les criminels sont des gentlemen et les policiers des hommes du monde !

A LA RECHERCHE D'UN ÉQUILIBRE

PAR GEORGES DUHAMEL,

de l'Académie française.

Dans le grand procès intenté contre le colonialisme par des puissances dont le désintéressement et la compétence me semblent tout à fait discutables, la France peut, du moins, faire une observation préalable : les hommes qui se présentent comme ses adversaires, dans les pays sous tutelle, sont des hommes à qui la France a tout donné, la culture intellectuelle, les diplômes, la langue et les méthodes usuelles de polémique.

Les problèmes du colonialisme et de l'anticolonialisme sont parmi ceux qui hantent mes nuits trop souvent sans sommeil. Que si le colonialisme doit être considéré comme une simple dépossession, accomplie et maintenue par la violence, un homme de bonne foi ne peut absolument pas donner son assentiment au colonialisme. Il doit même, ce que je fais, se déclarer dès le principe anticolonialiste. Mais l'évangile anticolonialiste est propagé, de nos jours, par deux puissances dont force nous est d'examiner avant tout les principes et les droits.

L'une de ces puissances, la grande république nord-américaine, a, jadis, établi puis confirmé son empire en exterminant pour une grande part la race autochtone. On peut apercevoir les survivants de cette race dans des « réserves » un peu comparables à celles où sont conservés, de nos jours, les derniers animaux sauvages. Pour cultiver la terre ainsi conquise, les colonisateurs ont acheté des esclaves noirs qu'il a fallu libérer par la suite, mais qui se sont multipliés de manière inquiétante et qui demeurent là comme un vivant remords et comme un sujet d'angoisse pour l'avenir.

L'autre puissance, la Russie, poursuivant depuis des siècles une politique d'expansion continentale, a conquis par les armes toute l'Asie du Nord, soit un pays vingt fois grand comme la France pour le moins. Elle n'a fait, pendant longtemps, de ce territoire immense et en partie fertile, qu'un lieu de déportation. Elle en tire aujourd'hui des ressources minières. Mais cette colonie prodigieuse est moins peuplée que la Belgique et la Hollande réunies. On n'y peut trouver, à ma connaissance, qu'une seule université. N'empêche que la Russie, pendant ces dernières années, a fait le nécessaire pour arracher de nouveaux territoires au Japon et à la Chine — je ne parle pas ici des entreprises de colonisation poursuivies vers l'Ouest, sur des peuples européens.

Ce simple examen nous permet de révoquer en doute les arguments des anticolonialistes américains et russes. Le problème n'en est pourtant pas simplifié. Tout homme de bonne volonté prêtera l'oreille aux critiques formulées par les peuples intéressés dans l'aventure, par les peuples en tutelle. Tout homme qui s'efforce de voir clair, surtout s'il se trouve amené, par le hasard ou par ses travaux, à faire de grands voyages, ne pourra pas ne pas considérer les problèmes du colonialisme comme d'obsédants problèmes de conscience.

Aussi bien les événements vont-ils très vite. L'équilibre, somme toute précaire, obtenu vers le début du XX^e^ siècle a été mis en question par la première guerre mondiale, puis tout à fait ébranlé par le second conflit. La propagande soviétique, d'une part, les manœuvres à tout le moins maladroites de la politique américaine, d'autre part, ont contribué sensiblement au désordre universel. Le souffle d'indépendance qui a passé sur le monde a rendu fort illusoire l'espérance de solutions amiables. On pouvait encore imaginer, il y a vingt ans, que, dans les pays d'obédience française, par exemple, l'effort d'instruction, d'édification conduirait la nation tutrice à relâcher progressivement son étreinte, à rendre l'indépendance totale, avec la certitude que le peuple libéré ne serait pas immédiatement la proie de quelque autre puissance, qui peut-être attend son heure et prépare dès maintenant son jeu. Il nous faut abandonner les espérances de cette sorte. Dans les dix années qui vont venir, le monde va changer de visage et les nations qui commencent de s'agiter vont changer de régime et peut-être de maître. Comment, j'y reviens, ne pas faire notre examen de conscience, dans une conjoncture aussi tragique ?

Ma table de travail est encombrée d'ouvrages, de tracts, de publications qui ont pour objet ce grand et terrible problème. Chacun plaide pour son saint, chacun cherche à justifier son œuvre. Chacun présente ses revendications, exhale sa plainte ou développe un réquisitoire. L'administrateur, le militaire qui ont passé vingt ans de leur vie hors de France expliquent et ce qu'ils ont fait et comment et pourquoi ils l'ont fait. Tel voyageur, que la passion politique anime, ne se donne même pas la peine de regarder l'œuvre civilisatrice de sa patrie, il ne voit que les manques, les abus, les injustices. Un Marocain, d'ailleurs bien renseigné, écrit un petit livre : *Où va le Maroc ?* Un promeneur qui n'a visité ni les hôpitaux, ni le centre de transfusion d'Alger, ni les Instituts Pasteur ne voit, en Afrique du Nord, que les mendiants, les médinas pouilleuses, les abus de pouvoir, et il écrit un pamphlet que l'observateur sincère n'entreprend pas de réfuter, mais qui est détestable et injuste parce qu'il donne des armes à un certain anticolonialisme de pacotille, parce qu'il ne fait presque pas mention de ce qu'ont fait les vrais Français : les instituteurs, les médecins, les savants, les missionnaires de la foi et ceux de l'intelligence, parce qu'il parle de la Tunisie, par exemple, sans même prononcer le nom de Charles Nicolle.

L'homme qui revient d'Extrême-Orient est, à chaque étape du voyage, sollicité par des spectacles et des propos bien propres à tenir l'esprit en éveil. Il a vu le Japon, qui semble muet et résigné, mais qui, par la bouche de son premier ministre, déclare, incidemment, qu'il ne considère pas comme à jamais réglé pour lui le problème colonial. Il vient de quitter le Japon à qui de très grandes puissances ont dérobé, ici ou là, quelques parties de territoires propres à faire une base, un glacis.

Il passe un peu plus d'une journée à Hong-Kong, et il est ébloui. Quel pittoresque ! Quel mariage souriant de la Chine et de l'Occident ! Oui, mais les collines que l'on voit là-bas, sur le continent, elles doivent appartenir aux communistes. Ce brillant asile du commerce survit à la faveur d'une convention très fragile. Alors c'est Manille, avec ses ruines et sa liberté qui ressemble tout à fait à la sujétion économique. Puis deux jours de mer, moins peut-être, le temps de frôler la queue d'un typhon, et voici l'Indochine, l'escale de Saïgon est douloureuse entre toutes. Nous avions construit dans ce pays quatre Instituts Pasteur, un Institut océanographique, des écoles d'agronomie, des lycées, des hôpitaux, bref de quoi faire rougir de honte les conquérants de la Sibérie qui n'ont pas su, en cinq siècles, faire la dixième partie de tout cela. Mais quoi ! le Vietnam est en guerre. Cette guerre dure depuis sept ans. Aux cruautés des Indochinois révoltés, on n'a pas pu ne pas répondre par la force, paraît-il, en sorte que des deux côtés de la ligne de front nul ne peut dire — pour reprendre l'expression du R. P. Gratry — qu'il n'est pas en état de péché mortel.

Alors c'est Singapour. La ville est éblouissante. Les jardins font songer au paradis. Est-ce à dire qu'on oserait s'aventurer en voiture dans l'intérieur du pays, remonter jusqu'en Birmanie, par exemple ? Là non plus les problèmes ne sont pas simples. De l'autre côté du détroit on aperçoit l'Indonésie, où, depuis le départ des Hollandais, l'indépendance a pris le visage du désordre.

Je laisse de côté Ceylan, où la végétation est si luxuriante qu'elle ferait oublier, au moins pendant toute une journée, tous les problèmes humains, je laisse de côté cette île fleurie que l'Angleterre a gardée en tutelle parce qu'il y a quand même des limites à la libéralité, dans les problèmes coloniaux, et j'arrive à Djibouti, escale que les voyageurs jugent maussade entre toutes, encore que le navire arrive à quai, ce qu'il ne peut faire à Colombo.

Eh bien, les voyageurs qui pensent ainsi ont tort. J'ai passé peu de temps sur la côte française des Somalis, lors de mon dernier voyage. J'ai retrouvé là M. Sadoul, qui m'avait reçu au Gabon, à Libreville, il y a quelques années. J'ai visité non seulement la ville, mais surtout la nouvelle école et le nouvel hôpital. L'école est remarquable et pourrait faire réfléchir les pamphlétaires qui n'ont visité ni l'Ecole normale de Sebikotane, au Sénégal, ni les universités d'Indochine et d'Afrique du Nord. Pour l'hôpital, il ne sera tout à fait achevé que l'été prochain. Mais sa construction n'aura pas demandé deux ans. Il est formé de bâtiments de maçonnerie disposés sur un vaste terrain où l'on commence d'aménager des jardins, ce qui ne manquera pas de donner un peu de fraîcheur dans un paysage naturellement aride. Il comportera une maternité, un bloc opératoire ultra-moderne, des chambres de clinique et des salles de pansements et de consultations, des bureaux, des archives, des ateliers, des magasins, des garages, un cabinet dentaire. J'ai visité tout cela sous la conduite du médecin-colonel Pieraggi, et j'avais le sentiment, en écoutant cet homme soulevé d'une noble ferveur, que le fameux problème du colonialisme et de l'anticolonialisme n'était pas simple.

Ruinée par deux guerres mondiales, encore surmenée par la guerre d'Indochine, la France, grâce à quelques hommes de mérite, la France, qui est toujours féconde en inventeurs, en bâtisseurs, en professeurs, en administrateurs, la France, désorientée par des politiques retorses, poursuit quand même son œuvre.

Si le monde résiste à la crise actuelle j'ai lieu de croire que la France saura rendre l'indépendance aux peuples qu'elle aura élevés. Si la France, surmenée, pressée de toutes parts par des idéologies mensongères, vient à lâcher prise, à renoncer au combat, je fais des vœux pour que les peuples dont elle a présentement la charge échappent à d'autres dominations et parviennent à trouver un juste et heureux équilibre. Mais ces vœux sont réchauffés par une très petite espérance. Comment parlera-t-on de la France, à Hanoï, à Djibouti, à Tunis ou à Dakar, dans une trentaine d'années ? Je ne serai plus là pour l'entendre ; mais je l'imagine assez bien.

APRÈS LE VOYAGE DE TITO A LONDRES

La patrouille de la M. P., une des rares manifestations de cette occupation qui a apporté la prospérité aux Triestins.

TRIESTE
CROIT SON SORT FIXÉ

PAR PAUL MOUSSET

TRÈS salée, l'eau du golfe ? répondait l'autre jour un Triestin à un étranger de passage. Non. Plus depuis que le Coca-Cola coule à flots à Trieste. » Boutade lancée avec cet humour sceptique qui semble le propre des gens de là-bas. Il s'apparentait, en plus calme, à la gaîté observée, la veille, dans une brasserie de la cité. Salle comble. D'aimables jeunes filles, des jeunes gens bruns aux yeux bleus, des ménages y buvaient la bière locale dans de grands verres en forme de botte. Aux valses de l'orchestre succédaient, sur un mode léger, les plaisanteries des chansonniers. Et ceux-ci raillaient MM. de Gasperi et Togliatti, incapables, selon eux, de tenir leurs promesses. La foule « riait de la veille, du jour présent, et du lendemain » — ce qui, me dit quelqu'un, pourrait être la devise de Trieste.

Formule heureuse... à laquelle il serait imprudent de pleinement souscrire. Les Triestins s'affirment de trop vieille, de trop bonne race pour se lamenter sur les vicissitudes de leur condition. De temps à autre ils adoptent une attitude. S'y fier de façon absolue en reviendrait à se masquer une réalité, une mentalité — qui, d'ailleurs, ont varié depuis huit mois.

... En juillet dernier je me trouvais déjà à Trieste (1). Rien, certes, n'avait physiquement changé dans l'aspect de la ville et du port. En dépit d'un ciel étonnamment bleu et d'un grand soleil, la *bora* soufflait par accès, avec une violence terrible. Les trois drapeaux (triestin, américain, anglais) claquaient aux façades des édifices du gouvernement allié. Rien ne laissait prévoir les chaleurs prochaines et de nombreuses gens arboraient des bonnets de fourrure. A cela près, Trieste restait elle-même.

Une différence, pourtant, avec l'an dernier, dans l'atmosphère : au *Mexico Club* les espions internationaux avaient cédé la place aux entraîneuses. Puis, policiers triestins, soldats alliés semblaient plus rares. A peine voyait-on, de-ci de-là, déambuler un Anglais ou un Américain. Non que les contingents normalement affectés à la protection du territoire eussent disparu. Ils se cantonnaient simplement dans leurs camps et leurs casernes, construits sur les hauteurs. « Ils ne s'en iront jamais », remarqua quelqu'un alors que nous roulions sur la route de Duino. (Et l'on n'aurait su dire quel souhait réel reflétaient ces paroles.) De fait, les bâtiments, théâtre, terrain de sports que nous longions semblaient promis à une longue durée, bien plus longue que la vie normalement prêtée aux villages, tout neufs eux aussi, dans lesquels on hébergera bientôt les réfugiés qui, de Yougoslavie, ne cessent d'affluer.

(1) Voir *France-Illustration* du 2 août 1952.

Je croyais rassurer mes compagnons : « Au Japon, et notamment en Hokkaïdo, j'ai vu de véritables cités édifiées par les Américains. Rues larges, trottoirs, vastes constructions de béton et de pierre. Là aussi, les gens du pays affirmaient qu'on ne bâtit pas aussi solide sans l'arrière-pensée de rester. Et puis, un beau jour, il n'y a pas si longtemps, les Américains sont partis, abandonnant tout aux Nippons. » La mise au point ne provoquait guère de commentaires. Car, nouvelle différence avec l'an dernier, où l'on pouvait écrire : « La majorité des Triestins supportent sans trop de peine la présence des occupants sur leur sol », il semblait, en ce printemps 1953, qu'à de très rares exceptions près les Triestins craignissent soudain une solution imminente et le départ des Anglo-Américains. « Après tout, semblaient-ils se dire, la situation actuelle n'a pas que de mauvais côtés. » De là à souhaiter, pour une période indéfinie, le maintien du *statu quo*...

De gaîté de cœur ? Qui oserait le prétendre ? Nulle culture, nul mode de vie ne sauraient être plus étrangers aux Triestins, ces catholiques germano-latins, que les civilisations protestantes, américaine et anglaise. Il n'était que de voir, lors de l'inauguration d'un nouveau navire de commerce, le commandant de la zone A, le général anglais Winterton et ses aides de camp au milieu de leurs hôtes de Trieste. Tous gens de parfaite compagnie. Tous aussi dissemblables les uns des autres, aussi inassimilables que l'huile et l'eau. Dehors, sur les ponts et les quais, le soleil brillait, le vent soufflait. A terre, une foule de curieux, parmi lesquels ces ecclésiastiques de tous ordres qui semblent inséparables d'un paysage italien, regardaient avec une curiosité jamais lasse les officiers des deux armées alliées qui se hâtaient vers ce navire tout neuf. Et l'on peut gager qu'inconsciemment peut-être presque tous, sinon tous ces assistants se demandaient de quoi demain serait fait.

En un an les positions ont été renversées.

L'AN dernier — j'insiste — point de questions semblables. Les uns se proclamaient et étaient pour un retour rapide à l'Italie, et sans conditions. D'autres, pour un plébiscite. D'autres souhaitaient encore un referendum dans la zone B, tenue depuis 1945 par les Yougoslaves. Cette année-ci, même sur Tito, l'opinion semblait avoir évolué. Point de « Mort à Tito ! » crayonnés sur les murs, comme j'en devais, peu après, tant voir dans la péninsule italienne, de Brindisi à Rome. Pas de ces potences dessinées à la craie, auxquelles pendait un pantin qu'un nom : « Tito », désignait de façon explicite. Et là où naguère on me disait : « Les Occidentaux sont bien naïfs de croire à une scission réelle entre Tito et Staline », on m'affirmait cette fois : « Le régime de Belgrade est communiste, sans aucun doute. Mais la preuve est faite d'une séparation complète entre Tito et le Kremlin. » Non que la haine dressant la plupart des Triestins contre les Yougoslaves ne fût toujours farouche. Haine qu'expliquaient des siècles d'histoire, le souvenir

Un bilinguisme assez inattendu : ce panneau consigne une rue à la troupe en anglais (out of bounds) et en américain (off limits).

des fameux « quarante jours » de l'occupation yougoslave de 1945, le fait que, pour pouvoir spolier les Triestins de leurs domaines en zone B, Belgrade avait tout bonnement décrété leurs propriétaires criminels de guerre.

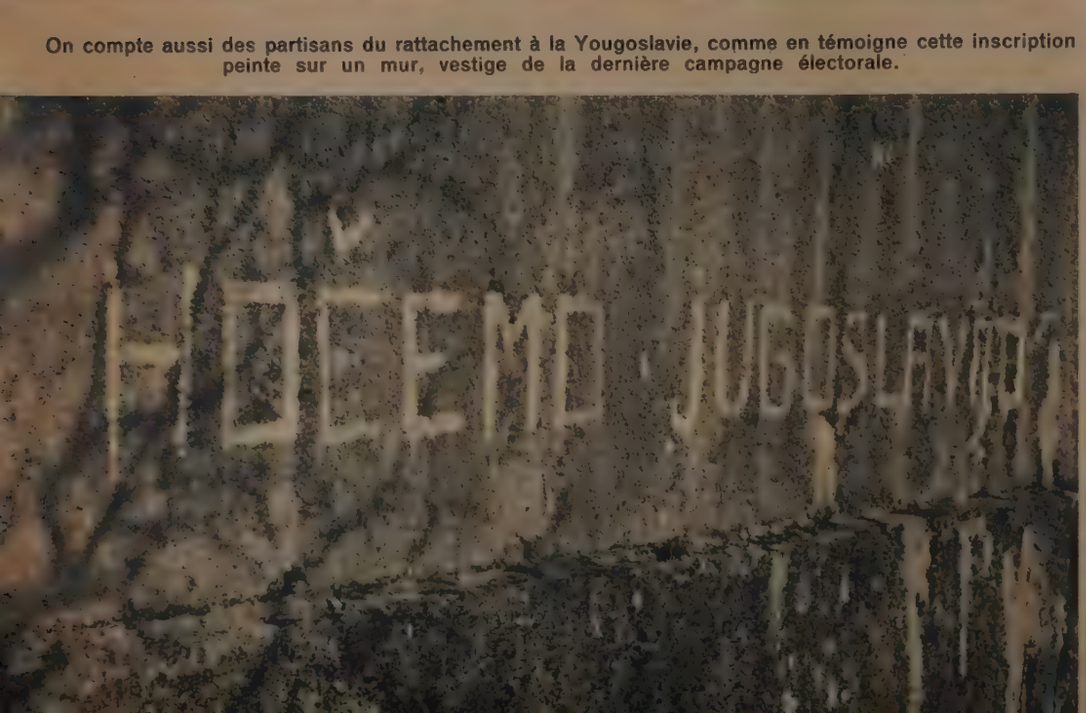
Alors, de quelles causes profondes procédaient ce renversement de positions, cette inquiétude inavouée que je décelais sans aucune peine sous les propos, l'amabilité souriante de mes interlocuteurs ? Leurs préoccupations pour l'avenir se révélaient-elles uniquement commerciales ? Je ne le crois pas.

Une prospérité sans précédent... mais les Triestins restent patriotes avant tout.

JAMAIS, sans doute, la prospérité de Trieste, plaque tournante, lieu de transit, n'a été plus grande que maintenant. Des possibilités énormes de commerce y affluent, d'Autriche, d'Allemagne du Sud, d'Italie. Elles se compliquent d'un trafic énorme, assez peu naturel, dû à la présence des Américains et portant sur le charbon (pour l'Autriche, qui n'en peut plus acheter en Tchécoslovaquie et doit s'en procurer dans la Ruhr, la Sarre et en Amérique) et les céréales, venant du Canada et des Etats-Unis. 50 % du transit triestin est d'ailleurs dû à l'Autriche, le plus important client du port de Trieste. Viennent ensuite : Italie, Tchécoslovaquie, Hongrie, Yougoslavie. Il convient aussi de noter qu'au 1er mai prochain les Triestins bénéficieront, pour les marchandises, du « trafic direct » entre leur port, la Tchécoslovaquie et la Hongrie, par la gare italienne de Tarvisio. Appartenant au Kominform, Tchécoslovaquie et Hongrie se refusent, en effet, à passer par la Yougoslavie. Mais — innovation depuis la guerre — Trieste jouit aussi d'industries chaque jour plus étendues. On en compte actuellement seize en exercice ; onze qui commenceront à fonctionner cette année ; dix encore « en phase administrative ». Cela (et notamment les chantiers de constructions navales) sans préjudice d'industries du ciment, du fer, de cotonneries, de filatures, de fabriques de meubles, d'allumettes, de lampes électriques, d'ateliers de travail du fer, de montage d'automobiles à débouchés extérieurs. Et l'on passe ici sous silence les milliards de lires annuellement dépensés par les troupes et les civils de l'occupation. Bref, une richesse inouïe, assez artificielle et qui ne saurait se maintenir après un retour éventuel à l'Italie ; une richesse répartie par le jeu de traités bâtards entre quelque quatre cent mille êtres sur lesquels s'appuient économiquement : la République d'Autriche, aidée par le plan Marshall, l'Alle-

Il y a un an, de sérieuses bagarres avaient opposé à la police de Trieste des irrédentistes, principalement des étudiants, qui réclamaient le retour de la ville à l'Italie et se livraient à des manifestations hostiles à l'égard de la Yougoslavie titiste. Le 8 mars dernier, de semblables incidents se sont reproduits. Ils ont paru assez inattendus dans l'atmosphère de calme qui s'est actuellement instaurée à Trieste.

On compte aussi des partisans du rattachement à la Yougoslavie, comme en témoigne cette inscription peinte sur un mur, vestige de la dernière campagne électorale.



magne du Sud, sans restrictions notoires, la Tchécoslovaquie et la Hongrie qui, en économie planifiée, ont soudé leur commerce extérieur à celui de l'U. R. S. S.

La notion que prennent de leur confort — au moment peut-être de le perdre — les Triestins influerait-elle donc sur leur désir d'une solution rapide à leurs problèmes ? Pas dans la majorité des cas. Un élément patriotique et psychologique intervient que traduit la phrase prononcée par une personnalité de là-bas. « Il est évident que nous ne sommes pas malheureux, m'a-t-elle dit. Mais nous ne pouvons respirer, étouffés que nous sommes, moins par la nouvelle frontière yougoslave qu'à cause de l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons de franchir cette frontière, de rendre visite à nos parents, à nos amis restés de l'autre côté et de ne point savoir ce qui nous attend si nous la franchissons. »

Voilà le grand, le vrai problème qui torture la quasi-unanimité des Triestins. Tito l'a clamé l'an dernier : « Pas de plébiscite ! Le régime fasciste a trop italianisé la région de Trieste pour qu'un plébiscite puisse présenter de signification réelle avant quinze ans. Mais un accord avec l'Italie s'impose. » Sur quelles bases ?

Jusqu'à ces tout derniers temps, on se le demandait encore à Trieste, où, malgré tout, les habitants de la zone A ne voulaient pas renoncer à l'espoir qu'un jour viendrait où les relations pourraient reprendre, normales et confiantes, avec la zone B. La nécessité d'un accord italo-yougoslave devenant en effet impérieuse, on examinait les différentes solutions possibles : *a)* l'anglaise — la zone A allant à l'Italie, la zone B à la Yougoslavie ; *b)* la solution « italienne » — zone A faisant retour à l'Italie, le tracé de la zone B se voyant corrigé selon une ligne ethnique ; *c)* la solution « de Gasperi » — zone A à l'Italie, zone B soumise à la décision de l'O. N. U. ; *d)* solution recommandée par les socialistes, mais rejetée par les communistes triestins : plébiscite dans les deux zones.

Solutions récentes ? Non, mais corrigées, modifiées, amenées dans le détail à un certain point de simplification. Car depuis plusieurs mois les temps ne sont plus, à Trieste, aux manifestations. Les incidents du 8 mars 1953 y ont presque choqué. On connaît (mal en France) les faits : à l'issue d'un discours, très modéré et objectif du président du parti du Mouvement social italien (néo-fasciste) de Milan, au théâtre Rossetti, deux cents jeunes gens (sur les trois mille cinq cents auditeurs du théâtre) se répandirent sur le Corso de Trieste. La démonstration n'ayant pas été autorisée, la police intervint. Une bombe éclata, de provenance encore aujourd'hui inconnue, et fit des victimes. On ne sait rien de plus, sinon qu'une douzaine de jeunes gens, quelques semaines plus tard, se trouvaient en prison sans inculpation précise.

Un calme angoissé.

Somme toute, un calme nouveau, un peu étonnant, un peu angoissé règne dans cette ville, sur la partie italienne de ce territoire, si agité depuis que, le 25 mai 1915, commença la guerre pour la libération de Trieste. A quels motifs l'attribuer ? A celui-ci : les Triestins sont persuadés qu'entre l'Italie, les Alliés et les Yougoslaves leur sort est d'ores et déjà fixé. Deux éléments renforcent, aux dires de spécialistes locaux, cette opinion : les mouvements subversifs albanais contre le conformisme soviétique ; le désir anglais de réaffirmer son influence dans les Balkans.

Parlons d'abord de celui-ci. Toujours selon des Triestins, l'Angleterre entend recouvrer avant qu'il soit longtemps une position qu'elle estime historique aussi bien que stratégique dans les Balkans et les pays voisins. Pas plus que les Américains elle n'entend d'ailleurs se mettre mal avec l'Italie. La visite de M. Eden, l'an dernier, à Belgrade, celle, spectaculaire, l'autre jour, du maréchal Tito à Londres revêtent à ce propos une signification sur laquelle il serait vain d'insister. Ainsi en arrive-t-on à l'acte II du scénario. Car il apparaît que, en dépit des démentis, d'une

part, de Tirana, d'autre part, de Belgrade, il y ait bien : *a*) des troubles en Albanie, peut-être encore larvés, mais enclins à s'accroître ; *b*) une montée de forces cuirassées yougoslaves sur la frontière albanaise. Et l'on paraît fondé à croire que Londres, agissant sur Rome, aurait suggéré qu'un abandon des prétentions italiennes sur l'Albanie (et les mains libres laissées de ce fait à la Yougoslavie) permettrait sans doute une solution au problème de Trieste. Au lendemain d'un voyage où le maréchal Tito, qui n'était jusqu'à présent jamais sorti de son pays, a pu se faire une idée d'une portion du monde occidental, peut-on croire qu'une solution surgira au mois de mai, au moment des élections italiennes ?

Beaucoup en sont persuadés à Trieste. Mais alors que les uns croient à l'abandon pur et simple de la zone B à Belgrade, les autres pensent que Londres préconiserait à présent la solution de la ligne « ethnique ». Selon celle-ci, Capodistria redeviendrait italienne ; quelques villages et petites villes non loin de Trieste passeraient aux Yougoslaves.

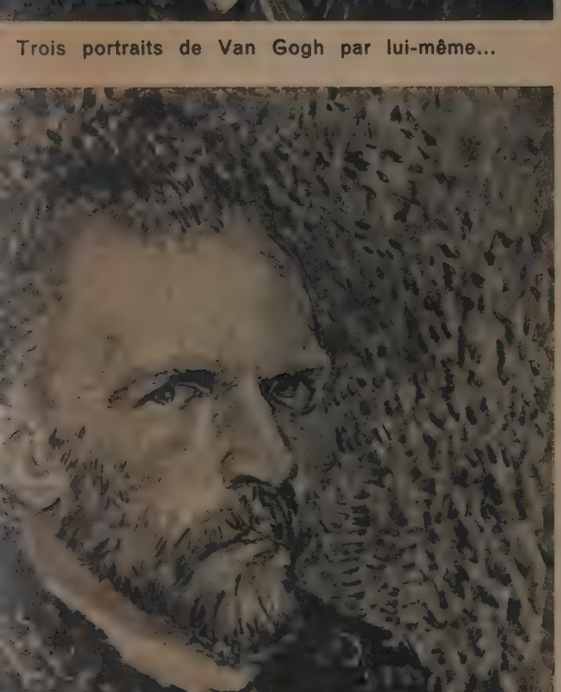
Il n'appartient à un passant ni de juger ni surtout de prophétiser. Du moins, Trieste en arrive-t-elle au point où une situation ambiguë ne saurait se prolonger sans péril. Mais pour montrer autant la patience que le bons sens de ce peuple, qui ne veut point se gorger d'utopies, je ne peux pas ne pas rapporter une phrase qui me semble révélatrice. Car tandis que certains m'entouraient, me questionnaient sur mes derniers voyages en Indochine, en Corée et en Amérique, l'un d'entre eux résuma l'opinion générale en disant : « Comment, dans les conditions mondiales actuelles, espérer que les grandes nations acceptent de se pencher vraiment sur notre problème propre et s'attachent à en mesurer l'importance ? »

Les Américains se sont installés dans l'occupation, tel ce lieutenant qui joue avec son fils... et les pigeons de la piazza de l'Unita.

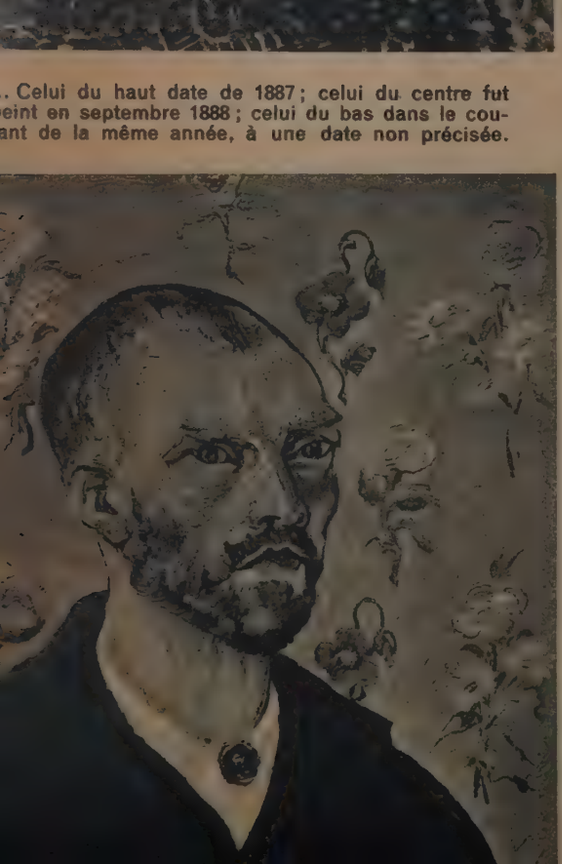
A Portorosa, station balnéaire qui avait été ravagée par la guerre, les Yougoslaves ont reconstitué une cité riante, qui peut se proclamer comme une des plus agréables de l'Adriatique.

VINCENT OU LA PEINTURE

Trois portraits de Van Gogh par lui-même...



.. Celui du haut date de 1887 ; celui du centre fut eint en septembre 1888 ; celui du bas dans le cou- ant de la même année, à une date non précisée.



Le Jardin de la maison de santé à Arles (mai 1889).

PAR JEAN BAUDRY

Nous y resterons tous peut-être et ne vaincrons pas, mais pas non plus serons-nous vaincus, nous sommes peut-être pas là pour l'un ou pour l'autre, étant là pour consoler ou pour préparer de la peinture plus consolante. »

C'est une des dernières lettres, dans son français à lui, que Van Gogh ait écrites, de ce pays où il voulait qu'on l'appelât Vincent parce que personne n'était capable de prononcer correctement son nom. Lui qui labourait comme un vrai possédé et n'a trouvé la peinture, après Eugène Delacroix, que lorsqu'il n'eut plus ni dents ni souffle, il a découvert dans la nature « de quoi *non seulement travailler,* mais de quoi (se) consoler et (se) refaire, alors qu'on en a besoin ». Et il a parfaitement précisé la réalité profonde de son apaisement : chercher à rester vrai, chercher à faire vrai.

Van Gogh n'est pas le seul qui ait eu ce souci, mais il est un des seuls qui aient pu s'en délivrer par l'accomplissement de sa recherche, et c'est parce que, plus que tout autre, il a su passer d'une conception à une représentation de la vérité qu'il apparaît chaque jour un peu plus exceptionnel.

Pourquoi l'est-il ? Parce que, avant tout, il est homme.

Homme, c'est-à-dire non pas écrivain, pasteur, général, peintre ou architecte, mais d'abord homme.

Pendant trente ans de sa vie, d'ailleurs, Van Gogh n'a pas songé à être peintre, il a voulu se développer en tant qu'homme. Il a vécu d'amour, amour des autres, amour du Dieu qu'il prêchait, charité véritablement mise à nu, hors de laquelle il n'existe pas d'autre passion, d'autre préoccupation que de vivre, que de s'épanouir dans la vie à une certaine hauteur. Partageant la misère avec les mineurs du Borinage, les angoisses du travail, jour après jour, avec son frère, les ivresses et les découvertes de la peinture avec Gauguin, il était vraiment en mesure d'écrire enfin : « Vois-tu, ce qui donne du réconfort, c'est qu'on ne doit pas toujours courir seul avec ses sentiments et ses idées, c'est quand on collabore et qu'on travaille avec un groupe. »

Le peintre sur la route de Tarascon (août 18

CONSOLANTE

Voilà le vrai Van Gogh. Et le jour où sa main s'est mise à dessiner, le jour où son âme s'est éveillée pour se débattre dans le séjour obscur de ses premières peintures bitumineuses, tout son être était là. C'est l'essentiel. L'expression vient — elle est venue — par surcroît.

Par son intensité d'amour pur envers tout ce qui est créé, l'expression de Van Gogh a imprimé sur tout ce qu'il a tenté de recréer à son tour une marque cette fois universelle.

La peinture, pas plus que toute autre extériorisation : littéraire, musicale, héroïque, sportive, scientifique, n'est alors une fin ; ce n'est qu'un moyen pour parvenir plus haut, aller plus profond, devenir un autre, s'identifier au vrai.

Car l'important n'est pas de faire, mais d'être. Et le faire sort naturellement de l'être, l'exprime par une action alors toute naturelle. Voilà la vie, voilà Van Gogh.

Vincent, homme de vie, a trouvé dans la peinture une transposition profonde de la vie à travers son être : à proprement parler, une forme née de lui-même et qui l'a consolé, et qui, seule, était digne, était capable de calmer une telle exigence.

Et le succès est certain. Il apparaît soudain, depuis Paris et en Arles, avec ses meules, ses portraits de lui-même et de tout le petit peuple provençal, avec ses vergers, ses cafés la nuit, ses champs, ses moissonneurs et ses cyprès. L'année 1888 est sans doute celle qui permet de marquer dans son œuvre le saut de l'esprit qui a franchi les limites d'une certaine connaissance.

Par l'inscription de ses formes dans le mouvement du temps, Van Gogh est sans doute le plus grand entre ceux qui ont marqué notre époque. Il a vu plus loin, parce que plus profond que tout autre, il a pu *être lui*. Van Gogh, fils de Van Gogh, c'est-à-dire toute une vision nouvelle du monde dont les conséquences les plus éloignées se révéleront dans le futur.

Les théories actuelles sur la matière et le mouvement, sur la lumière et l'espace, les révolutions, le bouleversement des guerres, la pile Zoe et l'ébranlement contemporain de toutes les notions de l'art ne sont pas seulement en germe, ils trouvent leur premier accomplissement dans Van Gogh, comme le grain, dans son enveloppe, contient les possibilités de toute croissance.

On jugera excessive la portée d'une seule œuvre humaine. Pourquoi ? Une limite a été formellement franchie. L'homme ancien est passé dans l'homme nouveau. Et comment ? Par l'amour, l'amour qui est intelligence. A ce niveau de connaissance, les modes d'expression se rejoignent tous dans l'unité de la nature.

Oui, la peinture de Vincent est consolante, pour lui d'abord, comme il l'a cherché, pour nous, pour tous. Elle nous permet de saisir, de voir un monde nouveau, *notre monde*. C'est bien la consolation suprême, le don divin qui lui a été imparti et qu'il nous a rendu.

LA LUMIÈRE DE VAN GOGH

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

AUCUN artiste n'a captivé avec une telle intensité notre temps. Il ne s'est pas seulement imposé à l'œil de nos contemporains, mais à leur esprit. Il fascine par les secrets d'une palette éclatante, par les jaillissements imprévus de feux éblouissants et aussi par les abîmes où nous sentons se débattre le cœur solitaire d'un homme blessé par les hommes.

La peinture de Van Gogh est l'image d'une existence dont chaque détail nous émeut et dont le sens profond nous entraîne vers ces régions mystérieuses où nous sentons le souffle du génie ébranler notre fragile destin terrestre. Son message dépasse le domaine de la peinture pure — qui est immense, qui a bouleversé l'art de notre époque — pour s'imposer dans sa réalité dramatique.

C'est sans doute le restreindre que de ne suivre en lui que l'aventure de l'évangéliste nordique, de l'ascétique missionnaire penché sur la souffrance humaine, voué à la peinture au point de se sacrifier totalement à elle, puis attiré par la couleur, la lumière et le soleil et se laissant éblouir, se laissant dévorer, se laissant consumer par le feu purificateur qui l'illumine corps et âme.

Tel est pourtant l'essentiel d'une vie qui nous est relatée par une correspondance où il a livré son âme, plus encore par le cortège de ses prodigieux tableaux dont nous ne pouvons oublier que, de son vivant, il n'a vendu qu'un seul.

Dès sa jeunesse il écrivait à son frère Théo : « Moi, je suis un homme à passions, capable et sujet à faire des choses plus ou moins insensées, dont il m'arriva de me repentir plus ou moins... Mais dans le chemin où je suis, je dois continuer. » Il restera toujours tel qu'il s'était alors

La Charrette bleue (1888).

La Route aux cyprès (mai 1890).

entrevu. Il a vécu en insensé. Il a peint en insensé. On n'a cessé de le lui dire. Mais il a senti qu'il devait continuer. Sans doute ne pouvait-il même faire autrement que de continuer. Et non seulement de continuer, mais d'aller toujours au delà des bornes et d'atteindre au paroxysme dans l'exaltation de ses richesses intérieures.

Suivons-le. Dès son séjour à Montmartre, dès les rencontres d'Emile Bernard, de Signac, de Seurat, de Gauguin, ses toiles s'éclaircissent, ses paysages de la Butte s'éclairent de couleurs tendres, ses bouquets fusent avec ardeur. On ne reconnaît plus les couleurs terreuses de l'auteur des *Mangeurs de pommes de terre*. Mais il a reçu l'appel du Sud. Lorsqu'il découvre la Provence, c'est une joie, un enchantement. Tous les vergers sont en fleurs, et il exulte devant ce spectacle « d'une gaîté monstre », devant « les pêchers roses, les abricotiers d'un rose très pâle, les pruniers d'un blanc jaune avec mille raies noires ». Il est pénétré d'une sorte d'ivresse. Il peint avec frénésie et recourt à un procédé tout personnel : « Je tape sur ma toile à coups irréguliers, que je laisse tels quels. » Il ne doute pas d'ailleurs que le résultat ne soit agaçant pour les « gens à idées arrêtées d'avance sur la technique ». Les couleurs, il les prend sur nature, avant de leur donner un sens symbolique. Il exagère les qualités jaunes et bleues qui mettent en valeur les noirs profonds que nous trouvons, entre autres, chez ses Arlésiennes. Ciels implacables, champs de blé brûlants, prairies de boutons-d'or cernées par des iris, paysages sans ombre dont il jouit « comme une cigale »... « Maintenant, écrit-il, nous avons une très glorieuse forte chaleur sans vent ici, qui fait bien mon affaire. Un soleil, une lumière que, faute de mieux, je ne peux appeler que jaune, jaune soufre pâle, citron pâle or ; que c'est beau, le jaune ! » Nous le retrouvons partout, ce jaune qui l'émerveille, dans les paysages arlésiens, dans la chaise paillée de sa pauvre chambre, dans ses natures mortes aux citrons ; il ne se lasse pas de peindre des tournesols ; et il va figurer le soleil lui-même, grand disque tourbillonnant dans un ciel enflammé.

Il semblait avoir prévu cette exaltation où sa raison devait par instant sombrer. Les paysages de Saint-Remy et des Alpilles, qui datent des dernières années de sa courte existence, vivent dans une sorte d'incandescence qui transfigure les êtres et les choses. Les toits des maisons se tordent comme les branches des platanes, les blés secs et les cyprès semblent brasiller. La nature est chargée d'une puissance pathétique qui se revêt cependant d'étranges douceurs.

Van Gogh est mort à trente-huit ans, après avoir touché le fond de sa misère. Il a cent ans aujourd'hui et, par un concert unanime, le voilà placé sur les cimes, d'où il dispense cette joie qui est l'apanage des maîtres.

Les Paveurs, boulevard de Saint-Remy (décembre 1889)

La solidité du vieux pont (que nous montre, ci-dessus, une gravure de 1897) était à toute épreuve. En 1944 les Allemands voulurent le faire sauter ; il ne subit que des dégâts peu importants. Aujourd'hui encore, il oppose aux mines une résistance opiniâtre, mais vaine.

MORT D'UN PONT

Quoi de plus poignant que la mort d'un pont qui fut pendant huit siècles un des lieux de passage de l'Occident ? Le pont de la Guillotière, à Lyon, ancien « pont de l'Hôtel-Dieu », était un des plus vénérables de l'Europe, l'un des témoins de l'art et de la hardiesse des bâtisseurs médiévaux. Commencé à la fin du XII[e] siècle sur l'emplacement de ponts de bois successifs (sur l'un d'eux aurait été assassiné, en 383, l'empereur Gratien), il connut de longues vicissitudes. Conçu par les Frères Pontifes, ces grands bâtisseurs (dont l'œuvre la plus fameuse demeure le légendaire pont d'Avignon) furent aidés par l'afflux des legs et des dons. La main-d'œuvre volontaire ne manqua pas, comme pour l'édification des cathédrales. L'histoire du pont n'est que celle de sa résistance aux colères du fleuve : une épopée emplie d'arches écroulées et reconstruites. La dynamite n'en vint pas à bout en 1944. Il fallut que les Allemands chargeassent le tablier avec des bombes d'avion pour qu'une arche sautât. Hâtivement réparé, le vieux « pont du Rhône » fut jugé le plus sûr pour le passage des blindés américains.

Il paraît pourtant qu'il croulait : il était condamné, il fallait l'abattre. C'est chose faite. Quatre arches de pierre rousse et leurs blanches étraves restent debout pour quelques jours encore. Rien n'a pu épargner ce monument chargé d'histoire et d'héroïsme. On pouvait construire le pont nouveau un peu en aval, faire ainsi l'économie de la destruction ; l'ancien n'eût plus servi qu'au passage des piétons. On pouvait même ne conserver, pour leur beauté et celle du site, que quelques arches, comme à Avignon. Ces vœux sont tombés dans le silence. Les techniciens ont des raisons que ne connaissent ni le cœur ni la commune raison.

Yves Florenne.

LES ARCHITECTES NOUS CRIENT : CASSE-COU !

« Pas de miracle en matière de logement. Pas de formule universelle applicable en tous lieux. Le très bon marché réserve d'amères surprises. »

ADAPTEZ LES HABITATIONS AUX HABITANTS, NON LES HABITANTS AUX HABITATIONS

ENQUÊTE DE RENÉ BRANELLEC

A la société hiérarchisée du XVIII[e] siècle la Révolution de 1789 a substitué une société à deux classes, bourgeoise et ouvrière, fondée sur l'argent. Ce déséquilibre du corps social a été aggravé par une excessive centralisation administrative qui a donné naissance aux « villes tentaculaires ».

La Ligue urbaine et rurale qualifie la période de 1850 à 1920 comme un « moyen âge industriel » dont l'aboutissement a été le building inhumain et les « banlieues-dortoirs » des grandes villes. La Grande-Bretagne a réagi en créant des cités-jardins. La France commence seulement à prendre conscience de la nécessité de retrouver l'échelle humaine par la décentralisation industrielle, le retour à une maison privée tenant compte des besoins de repos, d'hygiène morale et physique et des goûts du Français.

Notre article du 14 février sur le logement a eu l'effet d'une bombe parmi les architectes. Beaucoup y ont vu une « attaque injurieuse » contre leur métier. D'autres nous ont accusés « d'avoir été payés » par les grandes sociétés de construction pour déconsidérer les architectes. La sérénité ne paraît pas régner dans le bâtiment.

Qu'est-ce qui avait motivé des réactions aussi violentes ? Notre attitude en faveur de l'industrialisation. Notre raisonnement se résumait ainsi :

— Du fait des destructions de guerre et du retard considérable pris depuis près de cinquante ans en matière de construction, le problème du logement revêt une importance considérable ;

— Sous l'impulsion de M. Claudius-Petit et de son prédécesseur, M. Dautry, le ministère n'a pu qu'ébaucher une doctrine d'action. Les quatre-vingt huit mille logements construits en 1952 représentent, au dire des experts, le tiers des besoins annuels ;

— Nous ne pouvons multiplier par 3 l'effort financier déjà accompli. C'est un luxe inaccessible au pays ;

— Il convient alors, pour une même somme, de construire davantage, donc de baisser les prix de revient actuels. Les méthodes traditionnelles n'ont donné aucune amélioration notable, à ce point de vue. M. Courant en tire, comme la majorité des Français, cette conclusion : il faut industrialiser le bâtiment.

« Nous ne lui sommes pas hostiles, déclarent les architectes. Plusieurs d'entre nous n'ont au reste pas peu contribué à la normalisation des éléments préfabriqués. Mais l'industrialisation ne doit pas conduire à une pullulation de logements du genre « clapier standard ». Or c'est à quoi nous risquons d'aller si triomphent certaines tendances qui sont dans l'air. Elles visent à nous supprimer ou au moins à nous asservir étroitement, au nom des principes de l'« unité de direction » et du « technique d'abord ».

Le futur visage de la France inquiète des architectes.

Dans leurs réponses, en dehors de soucis de défense professionnelle parfaitement compréhensibles, se mêlent des critiques portant sur les aspects esthétique, humain, financier et technique de la construction. Le public ne saurait s'en désintéresser. C'est lui qui, en définitive, fera les frais ou supportera les conséquences de telle ou telle politique. Et le visage que va prendre la France dans les années qui viennent concerne tous les Français. Dans ce domaine, les architectes sont à coup sûr les guides les plus autorisés.

Les réserves à l'égard de la seule solution qui nous permette de sortir de l'impasse seraient-elles la marque d'une sclérose de notre école d'architecture contemporaine ? Les Prost, Perret, Laprade, Le Corbusier, Roux-Spitz, Pontremoli, Lecomte, Carlu, Lods, Dumail, Beaudoin, Hervé, Zerhfuss et tant d'autres ont donné assez de preuves de leur grand talent en France et à l'étranger pour ne laisser subsister aucun doute sur la réponse à donner à une telle question.

Pourtant, la plupart se plaignent que l'on fasse peu de cas de leurs avis. Leurs confidences, ce qu'ils écrivent dans leurs revues professionnelles, tout montre un sérieux malaise. Les grosses sociétés de construction sont soupçonnées de vouloir s'assurer, par le biais de l'industrialisation, le contrôle absolu de l'habitation à bas prix. C'est précisément dans ce secteur du logement social que se font jour les appréhensions et les rancœurs les plus vives. Cela se conçoit. Tout donne à penser que c'est surtout dans cette voie que se développera la construction dans les prochaines années.

Un nombre respectable de milliards est en jeu. C'est l'élément financier du problème, et il n'est pas le moins négligeable si l'on veut comprendre l'âpreté de la compétition. Mais il y a des considérations moins sordides : techniques, esthétiques et humaines. L'architecte y retrouve sa primauté.

« Et vous me dites : « Nous répondons » aux besoins des hommes et nous » les abritons. » Oui, comme l'on répond aux besoins du bétail que l'on installe dans l'étable sur sa litière. »

Saint-Exupéry (« Citadelle »).

La France possède les matériaux variés grâce auxquels l'uniformité et la froideur, pièges du style moderne, peuvent être évités.

La suppression des étages nobles a été une des plus grandes infortunes de notre patrimoine immobilier. Elle n'a pas peu contribué à uniformiser les façades, à les rendres froides et ternes. Lorsqu'on compare les hautes fenêtres ornées de magnifiques fers forgés des hôtels du XVIII[e] siècle aux pauvres rectangles nus qui éclairent nos buildings, on n'est guère tenté de chanter la gloire du « modernisme ». Mais, que nous le voulions ou non, nous sommes

LA plupart des plans-masses de ces dernières années ont supprimé la cour, le cloître, le jardin fermé intérieur, même de grandes dimensions, comme étant antimodernes. Ces mêmes éléments, dont les chartreuses, les béguinages, les espaces intérieurs d'îlots fournissent d'admirables exemples, étaient considérés aux meilleures époques comme répondant parfaitement à la vie familiale et communautaire par suite du bon équilibre qu'ils procuraient entre parties plantées ou construites et des possibilités de recueillement et de vie tranquille qu'ils permettaient.

contraints d'accepter les contingences de notre époque. Seuls quelques privilégiés, de plus en plus rares, peuvent les ignorer. Nous devons faire notre propre esthétique, même si celle-ci est infiniment moins bonne que les précédentes. Au reste, si le rapprochement avec le XVIIIe siècle, qui vit le splendide épanouissement d'un art français dominant l'Europe, est désagréable, la même démarche réserve moins de déceptions quand elle concerne, par exemple, la fin du XIXe siècle ou le début du XXe siècle. Les immeubles qu'ils nous ont laissés sont plus riches que les nôtres, mais que de malheureuses pâtisseries, que de boursouflures, que d'orgueil naïf, que de faux lyrisme n'y trouve-t-on pas! Le style de la bourgeoisie industrielle n'a pas été heureux. Le nôtre, qui se fait sous nos yeux, paraît meilleur.

« Le nôtre, reprennent en chœur les architectes, qui *se défait* sous nos yeux, voulez-vous dire. C'est contre quoi nous objectons fortement. Car nous avons tout ce qu'il faut pour le faire, ce style, pour l'achever, pour donner à notre temps sinon le grand visage qu'ont su modeler les belles époques, au moins une figure avenante.

» De ce que le béton armé, la charpente métallique et le verre sont devenus des matériaux de base de la construction moderne s'ensuit-il que nous devions méconnaître les ressources infiniment variées que possède la France ? Quand la pierre de taille, les moellons, les briques, les enduits, les ardoises sont utilisés au mieux, ils n'affectent pas le prix de revient final, améliorent la qualité, évitent enfin cette désespérante impression de monotonie et d'ennui qui naît des matières et des fabrications standardisées. »

Les solutions d'ensemble sont d'autant plus dangereuses qu'on n'a pas consulté les intéressés.

MEME lorsqu'on doit se mettre d'accord sur une solution d'ensemble afin de comprimer les prix, il conviendrait de l'adapter aux différentes régions, à leurs caractéristiques climatiques, morales et aux catégories variées d'occupants.

« Tel grand immeuble, écrit Albert Laprade, peut être parfait à Paris, à Nice, à Grenoble, absurde à Anzin, à Bourges ou à Dôle. La maison d'un musicien ne convient pas à un mineur, celle d'un plombier à un architecte, celle d'un clochard à une manucure. A Lille la vie ne ressemble pas du tout à celle que l'on mène à Marseille. Chaque ville à sa personnalité, dont il faut se soucier. La nécessité d'observer ces nuances rend inquiétants les oracles rendus par de hauts et puissants personnages lorsqu'ils se réunissent en mal de planifier le bâtiment, matière en laquelle ils n'ont guère plus de connaissances que nous en théologie ou en obstétrique... »

C'est là un point. Il en est un autre qui concerne les goûts du candidat au logement.

Dans notre article du 14 février nous avions souligné la stupéfiante carence que constituait, à notre avis, le fait qu'aucune enquête systématique n'eût jamais été entreprise auprès de la population, et spécialement auprès des femmes, pour s'informer de leurs vœux.

Les architectes partagent entièrement cette façon de voir. En 1950, Le Corbusier exprimait le désir de telles enquêtes afin de connaître « les besoins profonds » de l'homme quant à sa maison. Albert Laprade, de son côté, a maintes fois attiré l'attention sur la nécessité d'une semblable connaissance. Or si l'on a demandé oralement leur avis aux visiteurs du chantier expérimental de Noisy-le-Sec ou à ceux d'autres chantiers, ce n'est vraiment là qu'une forme bien rudimentaire d'enquête. On peut difficilement soutenir qu'elle mène à des conclusions valables.

Albert Laprade, après avoir entendu des centaines de femmes, estime que « le plan d'une maison pour les ouvriers est le travail le plus difficile qui soit. Satisfaire à tous les besoins, rester dans des prix raisonnables, obtenir une résultante esthétique dans la plus extrême simplicité, tout cela n'est pas aussi aisé que l'imaginent un grand nombre de techniciens et de financiers, surtout quand on se donne à cœur de contenter l'usager principal, c'est-à-dire la femme... *C'est elle qui doit être la nouvelle et grande cliente de notre temps* ». Or que souhaite-t-elle ?

POUR la revitalisation journalière de l'homme, condition aussi impérative de bonne santé que la nourriture saine et suffisante, il faut que la demeure soit bien protégée par de bons murs au volant thermique et phonique convenable pour lui assurer un climat de repos et de calme pendant la nuit. Les baies, que l'on ne considérera plus que comme un élément psychologique et aérateur (et non tueur de microbes), seront proportionnées au climat et à l'éclairement (variable avec la région).

C'est donc surtout l'aspect neurologique et psychologique qui doit désormais guider les constructeurs.

Il faut tenir compte des habitudes budgétaires.

SES désirs sont fonction de ses possibilités matérielles, qui sont souvent faibles. On n'habituera pas du jour au lendemain l'ouvrier français à consacrer 20 % de son budget à son loyer, comme cela est courant en Suisse, au Danemark, en Suède, en Belgique. Le pourcentage actuel ne dépasse pas 6 % et les efforts méritoires de M. Claudius-Petit pour tenter de le relever se sont heurtés à des résistances considérables. Tout récemment encore, le Conseil économique, à une écrasante majorité, a refusé une mesure d'adaptation du loyer à un taux plus raisonnable.

Étant donné cette situation, il faut abandonner pour longtemps encore, dans les plans destinés aux classes les moins privilégiées, toute idée de climatisation, d'ascenseur, voire de chauffage central.

Comment les familles à faible revenu conçoivent leur logement.

IL convient de faire le plus grand cas d'éléments psychologiques importants. La femme française veut un intérieur qui lui permette d'élever convenablement ses enfants et qui protège son « quant-à-soi ». Rien de plus instructif à cet égard que les réserves faites au sujet de l'expérience Dautry, dans l'entre-deux-guerres. Dautry et son équipe d'ingénieurs étaient partisans de l'alcôve-cuisine, c'est-à-dire de la cuisine minuscule s'ouvrant sur une vaste pièce. « La formule était valable dans les villes, écrit M. Laprade, pour une clientèle aisée ayant peu de meubles. Elle était acceptée par les familles nombreuses pauvres vivant dans une grande pièce à peine meublée. Mais dans la majorité des cas les alcôves-cuisines furent séparées au moyen de cloisons de fortune. Parfois, les locataires réinstallèrent la cuisine dans la salle d'eau. » Selon M. Laprade, ce que veulent les familles à faible revenu, pour lesquelles, précise-t-il, il faut construire en priorité,se résume ainsi, dans le cas d'un pavillon individuel :

1° Une minuscule entrée permettant de parlementer avec les inconnus, les fournisseurs, les démarcheurs... et de les refouler avant qu'ils aillent « salir » l'intérieur avec leurs semelles poussiéreuses ou trempées ;

2° Une vraie cuisine, ni trop grande ni trop petite, pratique, avec beaucoup de placards, où la femme puisse se tenir en toute saison avec un seul foyer allumé pendant les huit mois de froid. Si la femme travaille au dehors, elle est dans l'impossibilité matérielle de faire journellement le ménage de toutes les pièces du logement ;

L'HOMME a besoin, physiologiquement et psychologiquement, de variété... Les alternances travail-repos, travail-conception, travail-éxécution, travail manuel-travail intellectuel sont nécessaires à l'individu.

CE qu'il faut : 1° un urbanisme rééquilibrant le corps social, administratif et économique de la nation par la revitalisation des régions ou des provinces, par la recréation de capitales provinciales ;
2° Une architecture imprégnée de l'esprit et non de la forme des architectures rurales et bourgeoises de chaque province et débarrassée de toute vanité d'auteur ;
3° Une construction qui, sous la direction de l'architecte, aidé par les ingénieurs et les entrepreneurs, devra retrouver le goût du travail bien fait, durable, sans tape-à-l'œil.

3° Une pièce d'accueil de dimensions moyennes, où seront rassemblés, à l'abri de la buée de la cuisine, les beaux meubles, les souvenirs de famille. Toujours bien tenue, c'est elle qui recevra les personnes à qui la maîtresse de maison veut faire honneur, les amis qui viennent le soir après le travail. Car on se reçoit beaucoup plus que jadis. Il y aura là soit un mobilier de salle à manger, soit celui du « living » avec l'indispensable « cosy » où l'on couche un enfant, un ami, un parent de passage ;

4° Des chambres bien pourvues de placards, avec une toilette moderne ;

5° Une buanderie, un petit séchoir et un W.-C. personnel ;

6° Un secteur spécial, autonome, aussi vaste que possible, pour le mari (plus les hommes sont de condition modeste, plus ils ont besoin d'aisances), sous forme de cave, de grenier, d'atelier de bricolage, avec accompagnement de clapiers, de poulaillers, de débarras. Et, naturellement, un jardin potager. Les enfants y joueront, sous l'œil de la mère, qui dans sa cuisine (orientée au midi de préférence) est comme à son poste de commandement. Dans ce même jardin le mari, aux heures de loisir ou de chômage — ce qui malheureusement est à prévoir dans les industries aux crises cycliques comme la chaussure, la porcelaine ou le textile — s'occupera de façon utile et ne songera pas à aller « au bistro ».

« L'*hortus inclusus* de l'antiquité et la maison, poursuit M. Laprade, doivent constituer un univers à part, se suffisant à lui-même, à l'intérieur duquel chaque famille veut jouir d'une liberté totale, d'une paix totale... En regardant des revues on est frappé par des dispositions de plans voluptueuses, comme celles rêvées par un jeune ménage d'intellectuels ou quelque star de Hollywood. On n'arrive pas à se mettre dans la tête que les Français sont profondément marqués par leurs ascendances paysannes. »

Le grand immeuble a des loyers prohibitifs pour les classes modestes.

LA plupart des architectes préfèrent aujourd'hui, pour des raisons d'ordre économique et social, le pavillon individuel ou l'immeuble de deux, trois ou quatre étages au maximum au building, qui eut longtemps la faveur. Ils se rencontrent là avec les experts de la Ligue urbaine et rurale (fondée par Jean Giraudoux), qui vient de terminer un rapport sur l'habitat destiné au commissariat au Plan. Architectes, sociologues, hygiénistes, biologistes et hommes politiques estiment qu'il est urgent de revenir sur les erreurs commises en matière de logement dans l'entre-deux-guerres et parfois répétées depuis 1945. Elles aboutissent à une espèce d'« univers concentrationnaire » sous la forme de buildings de dix, quinze ou vingt étages où vit, entassée dans des appartements trop étroits, une population amère, insatisfaite.

En dépit de la normalisation du travail qu'elle permet et des économies apportées par une disposition très étudiée des logements, par la standardisation de nombreux éléments, par une bonne organisation du chantier, la construction en hauteur coûte cher à l'entrepreneur comme aux locataires. Ceux-ci doivent en effet supporter, outre un loyer élevé, de lourdes charges de chauffage, d'ascenseur, d'entretien.

Le building n'apporte de solution au problème du logement que pour les gens disposant de solides revenus.

Il ne s'ensuit pas que les horribles petits pavillons de banlieue et les cités ouvrières qui ont proliféré depuis 1920 soient à recommander, bien au contraire. C'est précisément contre leur multiplication possible, sinon probable, que s'élèvent les architectes et les urbanistes.

L'architecte, l'ingénieur et l'entreprise de construction sont parfois concurrents.

DÈS l'instant que l'on parle d'une production « industrielle » de logements, l'architecte se sent d'ailleurs menacé, et non sans raison. L'ingénieur, au contraire, promu au premier rôle, sera tenté de traiter l'architecte à l'instar d'un simple exécutant dont il recevra les avis de mauvaise grâce, dans la mesure où ils le gêneront. De façon générale, l'architecte a tendance à donner le pas à l'esthétique et à l'humain, l'ingénieur, à la technique, au rendement et à l'aspect financier. Il est inévitable qu'il y ait, à un moment ou à l'autre, friction. Cependant, il y a là une complémentarité de besoins. Il pourrait donc s'instituer une fructueuse coopération entre l'architecte et l'ingénieur. En fait, elle existe dans bien des cas.

LA dissociation trop grande entre lieu de travail et habitat et la dépossession de l'outil et de la demeure familiale sont les deux plaies essentielles d'une époque qui doit finir.

Mais la bataille ne se déroule pas sur le plan pur des idées. Entre l'ingénieur et l'architecte s'intercalent les grosses sociétés de construction. Parmi elles, cela va sans dire, il en est qui sont dirigées par des gens dont les mérites professionnels et les qualités morales sont indiscutables. D'autres, en revanche, songent avant tout à réaliser d'excellentes affaires, à tirer le parti optimum d'une situation donnée — la crise actuelle et la préfabrication — et à se débarrasser des gêneurs.

L'architecte en est souvent un quand il veut faire avec conscience son métier, qui consiste à défendre le client, à limiter le profit des exécutants, à vérifier la valeur exacte et la qualité réelle des travaux. Dans ce cas, ses honoraires de 5 % représentent pour le client la plus précieuse des garanties. Or c'est là que l'architecte se trouve pris entre le client et l'exécutant. Si celui-ci est un affairiste il fera comprendre à l'architecte qu'il n'a cure de s'embarrasser d'un empêcheur de danser en rond.

Un dialogue aigre-doux.

NOUS vous avons abandonnés, déclarent les sociétés, parce que trop souvent vos préétudes étaient insuffisantes. Vous avez lassé notre patience.

— Actuellement, remarquent les architectes, sur les 5 % qui nous sont consentis 4 % sont absorbés par les frais d'établissement du projet et de vérification des mémoires. Il nous est impossible de préétudier tout le détail du bâtiment de la même façon que les architectes américains, qui reçoivent environ 10%. Et pourtant combien d'entre nous arrivent, grâce à un travail acharné, à fournir des projets irréprochables ! Que l'on nous rémunère convenablement et nous pourrons nous adjoindre tous les techniciens voulus pour les préétudes complètes réclamées par les grands travaux de notre époque. Voyez Shape-village de Saint-Germain. Les bâtiments individuels y ont été traités en « traditionnel-organisé » sous la direction d'un architecte. Aucun travail du M. R. U. n'a été plus correctement et plus vite exécuté.

A quoi bon chercher à moderniser la construction si l'on ne sait quelle demeure est souhaitable et quels hommes, quelles familles on désire y former ?

— Parce que, ripostent les sociétés, vous aviez à relever le gant de la préfabrication Camus. Vous avez voulu montrer que le « traditionnel-organisé » peut rivaliser avec les méthodes modernes.

— Rivaliser très avantageusement. En fait, dans le Nord, deux séries d'H. L. M., l'une en préfabriqué, l'autre en « traditionnel-organisé », sont arrivées, si l'on ose dire, *dead-head* aussi bien pour le temps de construction que pour le prix. Cela dans l'immédiat. Quand il faudra en venir aux réparations, on verra beaucoup mieux les avantages relatifs des deux systèmes concurrents. En ce qui nous concerne, notre conviction est faite : le préfabriqué réservera de mauvaises surprises.

— Notre conviction, à nous aussi, est faite. Vous n'êtes plus dans la course au très bon marché, et c'est là le problème. Préfabrication, standardisation, organisation parfaite du chantier, unité de direction, en voilà les clés, que vous le vouliez ou non.

— Voulez-vous nous dire ce qu'il est advenu, par exemple, du fameux « bloc-eau » ? Nul n'en parle plus. On s'est finalement avisé qu'il était trop compliqué, trop difficile à réparer. Il en va ainsi pour beaucoup de modes... passagères.

La grande entreprise est-elle moins chère que la petite ?

Vous parlez prix, vous prétendez que les grandes entreprises sont mieux armées que les petites pour abaisser les prix de revient. Nous n'en croyons rien. Dans la plupart des cas, le petit entrepreneur, qui est lui-même un ancien compagnon, tient mieux son personnel en main que le surveillant du grand chantier. Il sait obtenir de ses ouvriers le meilleur rendement. Il évite le plus souvent les grèves qui éclatent périodiquement sur le grand chantier, noyauté par les meneurs. Il n'a certes pas d'appareils extraordinaires, de grues, de pick up, etc. C'est autant de moins à amortir et, en maintes occurrences, c'est, au surplus, parfaitement inutile... Enfin, laissez-nous sourire quand vous parlez de votre souci d'abaisser les prix par tous les moyens, en particulier en vous passant de nos services. Si cela peut être vrai pour quelques-uns d'entre vous, dont nous reconnaissons la parfaite honnêteté, dans beaucoup de cas il s'agit de s'arroger un quasi-monopole — non surveillé — de la construction afin d'empocher un pourcentage maximum de profit.

» La fameuse « course au plus bas prix » nous semble non seulement aléatoire, mais dangereuse. Car il s'agit de construire des « maisons pour les hommes », comme le disait très justement Le Corbusier. Nous voulons moins de formules-miracle et plus de bon sens.

» Le problème, aujourd'hui, consiste à parer au plus pressé sans couvrir la France d'infamies. Or nous connaissons tous des projets ahurissants. Vous parlez « économie ». Nous vous suivrons sur ce terrain. Nous manquons de logements très modestes et aussi de modestie tout court. Il ne suffit pas d'émettre des idées. Il faut les réaliser. Or nous avons peu d'argent.

C'EST sur la reconstitution des communautés naturelles : familiales, municipales, régionales, que doit reposer une politique saine de l'habitation ayant pour préoccupation majeure l'aspect social du problème.

Une vieille maison rajeunie coûte quatre fois moins qu'une neuve.

Le public ne sait pas assez le parti que l'on peut tirer de logements condamnés et qui, moyennant 400.000 francs, se substitueraient avantageusement à des logements neufs d'un million et demi. On n'utilise pas les ressources existantes. Dans le Nord, une sorte d'apôtre du logement a demandé au directeur d'une école technique de faire travailler ses élèves sur des portes, des fenêtres, etc., destinées à retaper des maisons devenues inhabitables. Tout le monde s'y est mis. Pour 350.000 francs on a entièrement rénové des taudis condamnés. La population de l'endroit a visité ceux-ci après la réparation. Elle était enchantée. Une municipalité communiste du Nord a relogé six petits vieux et six petites vieilles, chacun dans une seule pièce, mais nettoyée et pourvue du confort minimum. Ils étaient ravis. Ils n'en demandaient pas plus. Encore fallait-il le leur donner. Et il n'est matériellement possible de satisfaire à tous les besoins que si l'on tire économiquement parti de tout.

» Il ne suffit pas, à coup sûr, de «rapetasser» toutes nos vieilles bicoques. Mais c'est un des moyens, et non négligeable, de réaliser, d'aboutir aux solutions de dépannage que nous ne pouvons nous permettre aujourd'hui d'écarter au profit de plans trop ambitieux pour nos finances.

» En revanche, si vous parlez de travaux neufs, nous ne craignons pas de répéter, avec Auguste Perret, que le « très bon marché coûte cher ». En définitive, on en a toujours pour son argent. Un pavillon « bien » nécessite une mise de fonds initiale plus lourde que la maison-miracle, mais, à l'inverse de celle-ci, qui est fragile et nécessite des frais d'entretien élevés, le pavillon « bien » résiste au temps... et même au mauvais temps.

» Pour l'instant on parle beaucoup de miracles... On nous promet (pour demain) des centaines de milliers de maisons à des prix défiant toute concurrence. Mais il manque au départ l'argent, l'essentiel, puisque la France, après avoir relevé les deux tiers de ses ruines et réalisé un honorable programme d'H. L. M., semble assez essoufflée financièrement. *Depuis trois mois, faute de crédits ou de budget, on n'a pas ouvert de nouveaux chantiers*, alors qu'on nous reproche de construire trop lentement. »

L'EXPÉRIENCE DE STRASBOURG

APRÈS les très courtes séries commandées par l'administration au lendemain de la guerre et à mesure que le marché de la main-d'œuvre et la production des matériels et matériaux se sont élargis, des commandes de 50, puis 100, 200, 500 et enfin 800 logements (Strasbourg) ont été passées. On envisage dès maintenant d'autres chantiers plus importants encore.

L'ampleur d'un programme de l'ordre de la Cité Rotterdam, à Strasbourg, est un minimum si l'on veut obtenir des gains sensibles par une étude très poussée de fabrication et de construction.

En moins de seize mois, les 800 logements ont été terminés, grâce à une parfaite coordination du travail ainsi qu'à la célérité des formalités de contrôle et de règlement.

Le prix de revient moyen s'établit à 34.000 francs au mètre carré habitable et à 21.000 francs au mètre carré développé et pondéré. Il est d'environ 20 % inférieur à ceux des H. L. M. construites à Strasbourg avec d'autres méthodes.

(Extrait de la note technique n° 5 de la Fédération du bâtiment.)

La conclusion de ce long et parfois âpre débat n'est pas pour demain. On souhaite une conciliation des points de vue de l'ingénieur, de l'architecte et de l'entrepreneur. Ils n'ont pas toujours été en désaccord. La spécialisation sans cesse plus poussée, à laquelle obligent des techniques trop complexes pour rester l'apanage d'un seul, devrait conduire non à une guerre dont tout le monde pâtirait, mais à une coopération sur une base d'égalité. Est-elle vraiment impossible à concevoir et, mieux, à réaliser ? L'intérêt commun dominera-t-il les intérêts multiples qui s'expriment avec tant de véhémence dans le domaine encore peu défriché du « logement social » ? On a par moment l'impression d'assister à un partage orageux de gâteau. Faudra-t-il qu'en définitive le gouvernement arbitre cette querelle ? C'est probablement la pire des solutions. Elle ne sera évitée que si les ingénieurs, les architectes et les entrepreneurs admettent l'urgence d'un travail qui revêt, au delà des profits qu'ils en attendent, le caractère d'une œuvre nationale et humaine justifiant des sacrifices d'amour-propre et même des sacrifices d'ordre financier.

FÊTES DU FEU EN ESPAGNE ★ FALLAS DE VALENCE

MAINTENANT UNE TRADITION QUI DATE DE 1390, LES VALENCIENS SE SONT VU BRÛLER EN EFFIGIE DURANT LA NUIT DE LA

« CREMA »

PAR NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE
MARTINE CADIEU

HANGAR encombré... colonnes tronquées, écroulées sur un sol d'argile, personnages faux, énormes, échoués là comme après un naufrage... Une odeur fade d'eau et de cire... des moules brisés, des corps blancs, de hautes silhouettes dressées dans l'ombre, pétrifiées dans leur songe. Des hommes penchés sur leur travail, étalant des couleurs trop vives. Tout un monde d'enfance qui a pris des proportions hallucinantes. Debout, minuscule devant des chevaux d'Apocalypse, l'artiste, le créateur de tous ces personnages de cire et de carton. C'est ici que se construit la « falla ». Aujourd'hui est un jour de fièvre, les camions vont transporter cet univers sur l'une des places de Valence, l'y clouer, l'y ordonner.

« Que représentera cette « falla » ?

— La vie du couple humain depuis la Création... L'empire de la femme sur l'homme.

— Un thème satirique ?

— Et éducatif, comme celui de toutes les « fallas ». L'artiste soumet plusieurs thèmes à la commission de « falla », qui choisit. Chaque quartier construit sa « falla » et a son président, son organisation. Il y a en tout cette année cent soixante-deux fallas. »

Pallardo, sculpteur et peintre, m'explique la vie de son atelier. La construction d'une « falla » représente six mois de travail pour douze ouvriers spécialisés. Cette tradition des « fallas » est si importante pour les Valenciens que les plus grands peintres de la ville sacrifient des mois à ces constructions de carton qui toutes sont destinées au feu.

« Aucune œuvre n'échappe ? (Je regarde une immense statue polie, femme merveilleuse de lignes et de proportions.)

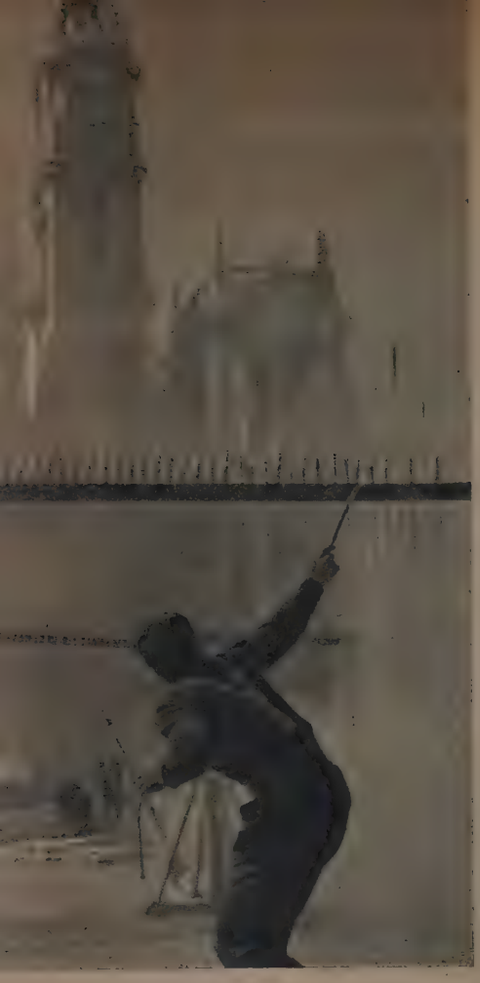
— Aucune. Le Valencien a une imagination débordante. Il n'a pas le temps de s'arrêter à ce qui a été construit. C'est pourquoi il lui plaît de tout brûler.

Dans le feu, les personnages de carton semblent soudain trouver leur âme. Ils frissonnent puis s'écroulent lentement les uns après les autres.

— Comment peut-on arriver a modeler dans du carton des personnages grandeur naturelle imitant si bien la réalité ?

— Les visages sont faits avec des moules de cire, sur de la toile. Laissés au froid, ils sèchent en trois minutes et sont solides. Quant au carton, mouillé, souple, il se modèle et se drape comme du tissu. Il faut seulement avoir le coup de main ! »

Dans la nuit, les coups de marteau sur les planches à tous les carrefours répètent leurs chants hallucinés. Avec une délicatesse sans nom, les hommes dressent ces constructions fragiles (qui atteindront 20 mètres de hauteur). Poulies, cordes, échelles. A l'aube du jour suivant, réveillés par les musiques et les pétards, les Valenciens verront contre leurs fenêtres ces hauts visages de cire, ironiques ou rêveurs, selon l'inspiration de l'artiste. Durant deux jours ils pourront aller admirer les « fallas », puis on y mettra le feu pour la Saint-Joseph. Cette étrange tradition remonte au moyen âge. Le roi Martin l'Humain, en 1390, avait ordonné que, le jour de la Saint-Joseph, patron des charpentiers, « soient nettoyés tous les ateliers et brûlé le bois inutile ». Dans



CONTRASTES DE L'ESPAGNE : les hommes, ici, n'ont pas peur du feu : ils le montrent lorsque, **en plein jour,** ils déclenchent la « Mascleta » : pétards, explosions, guerres sur des rythmes de « zapateado »... **Le soir,** les douces jeunes filles portent des fleurs à la Vierge des Désemparés.

LE FEU RESSUSCITE DES GOYA. — Raille
ou tristes, des géants cherchent en vain à s'arrac
aux flammes. De grands décors — chaque « fa
représente six mois de travail pour une douz
d'ouvriers spécialisés — s'écroulent dans l'ha
cinante lumière. Tout cet art, ces mois de lab
obscur, qui ont coûté quelque 160 millions de fra
auront été dépensés pour vingt minutes d'incend

chaque atelier il y avait un retable de saint Joseph, et la veille de la fête des gens du quartier venaient en procession. Dans une ruelle étroite, « calle de San José », on célébrait la fête, éclairée par le feu des charpentiers, en toréant de jeunes taureaux et en jouant des drames. En 1515, selon les chroniques du roi Jaime I[er], les feux allumés du haut des tours répondaient aux signaux des Arabes dans la campagne... En 1700 les fêtes changent de caractère. Le bois des charpentiers sert à construire des figures satiriques contre le roi, contre les organisations de la cité, les mœurs. En 1797, pour la béatification de Juan de Ribera, on construit des arcs monumentaux et une statue du colosse de Rhodes mesurant 40 mètres. En 1820 la plus belle « falla » représente l'histoire de Phaéton. Alternance du profane et du mystique, comme au long de toute l'histoire d'Espagne. Depuis lors, la tradition n'a fait que s'enrichir. Et la fête, qui durait un jour, dure une semaine. La ville entière y prend part. Chaque quartier désigne sa reine. Jeunes filles choisies sans aucune distinction de classe, les reines des quartiers sont présentées à la reine de Valence dans le plus beau salon de l'hôtel de ville. Ruissellement de blondeurs, d'argent pâli, d'améthyste. Costumes rehaussés d'or et de broderies, peignes d'or comme des soleils derrière les cheveux noirs. Les révérences, puis l'immobilité fervente : une tapisserie ancienne figée dans la lumière. Revêtues du même costume traditionnel, qui remonte au XVIII[e] siècle, les six mille demoiselles de la cour iront, le jour suivant, offrir des fleurs à la Vierge des Désemparés. La procession dure quatre heures. Défilés d'Arabes rappelant les anciennes batailles, d'orchestres (chaque « falla » a le sien... soit cent soixante-deux), de danseurs dansant des boléros du XVIII[e] siècle sur le parvis de la cathédrale. Envols de colombes, capes, mantilles.

Brusque, un chant déchire l'air : c'est une « saeta ». Un cri de ferveur au milieu de tant d'artifice. L'homme qui implore la Vierge a le visage levé, noir de soleil, la bouche tordue de douleur... Les enfants passent avec leurs fleurs.

Lorsque approche la nuit de la « Crema », nuit où l'on brûlera toutes les « fallas », la foule se presse, hâtive, inquiète, autour des personnages éphémères qui vivent leur vie avec ironie ou tristesse. On commente les satires (contre les trains, contre les mauvaises corridas, contre l'émancipation de la femme, etc.), on commente aussi l'art des auteurs et

« **CHOISISSEZ VOTRE COIN POUR LES VACANCES.** » Tel est le thème de la « falla » gagnante. **Ci-dessous :** Regino Mas est bien petit devant la fameuse Paella valencienne.

Il arrive parfois que l'ironie voisine avec une certaine gravité. Dans cette « falla », des arches de flammes unissent les mondes anciens de la Grèce et les décors 1900...

leurs rivalités. Les juges vont d'une « falla » à l'autre afin de distribuer les prix. Lorsque ceux-ci sont proclamés, la foule se resserre autour des gagnants. Il y a à Valence un véritable « ministère de la Joie ». A l'hôtel de ville je parle avec le « ministre », qui me raconte des choses fabuleuses : les fêtes de cette année ont coûté 160 millions de francs environ. Chaque « falla » coûte au moins 75.000 pesetas. D'où vient l'argent ? Les quartiers organisent toute l'année des tombolas, des jeux, des bals, des spectacles. On nomme des « Falleros de Honor », sorte d'abonnés. Bref c'est à qui sera le plus ingénieux. Et tout cela pour le feu... Cinq cent mille touristes viendront regarder les brasiers au fond desquels se cachent la générosité, l'ardeur et la folie des Valenciens.

Et puis, c'est la Grande Nuit. Un litre d'essence à l'intérieur de la « falla » de carton creux et la science de celui qui met le feu suffiront à déchaîner les flammes. Tout cet art, ces mois de labeur obscur pour ces vingt minutes d'incendie ! La ville et ses centaines de brasiers. Le ciel rouge, les carcasses de bois, les personnages devenus torches, déracinés, la danse du feu, le feu purificateur. Ce rite, cette offrande païenne, je vois au fond de tout cela « l'antique », le « Grec », l'amour de la violence et du soleil. Ce peuple est bien celui des sacrifices, celui du jeu avec le taureau : la foule lève vers les flammes un seul visage, inondé d'une joie farouche, incontenable. Joie qu'elle paie de son travail, mais qui atteint une intensité presque mystique. Puis les cendres, les places dévastées, la parole des sages : « Nous aussi deviendrons cendre. »

Dans le ciel, des feux d'artifice. Anémones de mer blondes, énormes, éclats de vitrail bleu, oiseaux de feu, algues de fumée et d'or, pluies d'étoiles, grandes comètes déchirantes. Et ce ciel soudain peuplé de toutes les merveilles.

Tout ce que ces fêtes ont d'idolâtre et de poignant...

Ce paysan de cire a gagné le prix de la « meilleure poupée » pour son réalisme.

Prix d'ingéniosité et de grâce pour la « falla » de la rue Barcas et sa Léda...

LE SQUELETTE DE LA BALEINE est une des pièces les plus imposantes du musée. On conçoit les dimensions que doit atteindre le laboratoire de taxidermie où de tels monstres sont préparés pour la présentation au public.

DES SAVANTS DU MONDE ENTIER TROUVENT UN LABORATOIRE

AU MUSÉE OCÉANOGRAPHIQUE DE MONACO

LA PÊCHE DE L' « EIDER ». — Le bateau de recherches sort deux fois par semaine.

TOUT visiteur du Musée océanographique de Monaco en sort émerveillé. Durant quelques heures, il a pu saisir l'intensité de la vie sous-marine, pénétrer les mystères souvent cruels des océans, comprendre leur complexité. Peut-être sourit-il encore en pensant à Titine, la tortue doyenne, qui depuis cinquante ans exhibe avec la même dignité sa robe d'écaille ; peut-être évoque-t-il avec respect la baleinière, conservée intacte, du prince Albert I^er^. Tous gardent de leur visite à l'aquarium ou dans les salles un souvenir qui les marque profondément.

Depuis l'inauguration du musée, le 29 mars 1910, des foules se sont ainsi succédé, chaque année plus denses. Chacun y trouve le plaisir qu'il est venu chercher. Devant le requin des enfants s'effraient, avant de se rappeler devant le squelette de la baleine les aventures de Pinocchio ; tandis que le commun des mortels s'amuse simplement en regardant nager les poissons, les architectes admirent la façade de 100 mètres en pierres de la Turbie, avec ses colonnes monolithes de 16 tonnes, ses frontons décorés, ses oiseaux de mer gigantesques, élégamment sculptés, sur la terrasse; les artistes, comme Matisse, viennent demander aux poissons exotiques des courbes et des couleurs nouvelles ; des écrivains y poursuivent le souvenir de Valéry, à qui les coquillages inspirèrent jadis les lignes puissantes de **l'Homme et la Coquille.** Evêques, pasteurs, rabbins repartent de là avec un sens plus aigu de la création du monde. Il est enfin des visiteurs plus silencieux, plus attentifs que tous les autres ; ce sont des savants, qui, dans ce monde sous-marin en raccourci, poursuivent de longues études.

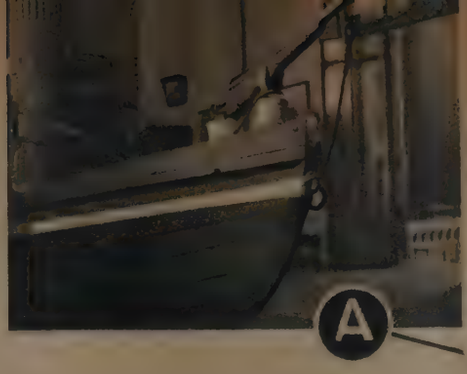
Mais tous ignorent, et sans doute seraient-ils fiers de l'apprendre, qu'en donnant à l'entrée leur obole ils participent à une œuvre plus considérable qu'une simple visite de musée et que la somme par eux déposée, ajoutée aux

milliers d'autres, permet de poursuivre le vrai but du prince Albert Ier : la recherche océanographique.

Le Musée océanographique, en effet, est avant tout une institution internationale que le prince Albert Ier de Monaco, en la fondant, a entendu consacrer à toutes les sciences de la mer. Le prince en confia la direction scientifique à un comité de perfectionnement composé de savants océanographes de toutes nationalités. Le Musée océanographique est, en même temps qu'un musée, une station de recherches scientifiques. Une partie, très vaste, du musée n'est donc pas ouverte au public ; la recherche océanographique y occupe un monde de laboratoires divers qui se complètent les uns les autres. Des pompes électriques amènent à ces laboratoires, situés à 58 mètres au-dessus de la Méditerranée, un circuit d'eau de mer toujours aérée et fraîche ; des cuves de réserve de dimensions impressionnantes donnent, en permettant à l'eau de mer de se reposer, une sécurité totale d'approvisionnement pour plusieurs jours. Dix grands laboratoires sont affectés au service même du musée ; quatorze, plus petits, sont réservés aux chercheurs étrangers. Une salle de taxidermie disposant de quatre grands bacs est spécialisée dans la naturalisation et le montage d'animaux de forte taille, et un grand bassin de 40 mètres cubes d'eau peut servir occasionnellement à étudier vivants des animaux marins tels que des phoques et des requins. La bibliothèque contient un nombre considérable d'ouvrages consacrés à toutes les branches de l'océanographie. Au cours de sorties multiples, un navire de recherches, l'Eider, se livre à des études de l'eau, jusqu'à 2.000 mètres de profondeur, en même temps qu'à la pêche au chalut. Une station météorologique, équipée d'un radar et rattachée au réseau météorologique français, complète l'ensemble.

Le Musée océanographique accueille chaque année des chercheurs étrangers de toutes nationalités et enrichit, en publiant dans ses bulletins le compte rendu de leurs travaux, le monde scientifique. C'est ainsi qu'il fait connaître ses « secrets intérieurs », donne à d'autres savants l'envie de venir travailler à Monaco et d'y posséder, s'ils y sont admis par le conseil, leur laboratoire privé. On est surpris, en feuilletant tous ces bulletins, de leur nombre et de leur diversité. Leur seule lecture prouve que les études océanographiques dépassent largement la simple étude du milieu maritime et se rattachent à toutes les branches de la science. Quel malade songe, par exemple, en se faisant faire un électro-encéphalogramme ou un électrocardiogramme, qu'une étude des réactions électriques des cellules nerveuses a été effectuée sur des **sepia officinalis** au Musée océanographique de Monaco ?

Il faudrait des pages pour citer tous les noms des chercheurs qui ont travaillé au Musée océanographique ; les uns ont acquis la gloire, d'autres ne sont connus que d'une certaine élite ; beaucoup méritent d'être nommés sur un palmarès d'honneur... Ils savent tous ce qu'ils doivent au musée, et ils lui en sont reconnaissants, car la recherche scientifique demande aujourd'hui des moyens tels que la plus colossale des fortunes personnelles ne peut plus y suffire ; seuls peuvent faire œuvre utile des



TITINE, LA TORTUE DOYENNE, pèse 75 kilos. Elle est d'un caractère très irascible

Ces clichés ont été pris dans un laboratoire où sont poursuivies des études sur les seiches.

LA FAÇADE QU'ON NE VOIT JAMAIS. Dominant la mer de plus de 70 mètres, il faut un bateau pour l'admirer. Les étages supérieurs (**A**) sont occupés par les salles où le public peut admirer, parmi cent pièces, la baleinière du prince Albert. Plus bas (en **B**) sont installés les laboratoires, dont ceux de taxidermie (en **C**). Les caves du musée (en **D**) sont ouvertes sur la mer ; dans quatre grandes cuves se décante l'eau de mer que de longs tuyaux (**photo du bas**) amèneront jusqu'aux aquariums.

Les chercheurs stagiaires « consomment » au musée une grande quantité de seiches.

laboratoires soutenus par un puissant organisme.

Depuis sa naissance, le Musée océanographique de Monaco n'a jamais cessé d'entretenir avec l'argent de ses entrées ses laboratoires et ceux de l'Institut océanographique de Paris, de les équiper d'appareils de plus en plus modernes et souvent ruineux. Ses portes sont toujours restées ouvertes aux chercheurs. Ceux-ci, grâce à l'aide des mécaniciens, du bateau de recherches, de tout le personnel, y trouvent leur plein essor. C'est la gloire du Musée océanographique, et c'est aussi sa force.

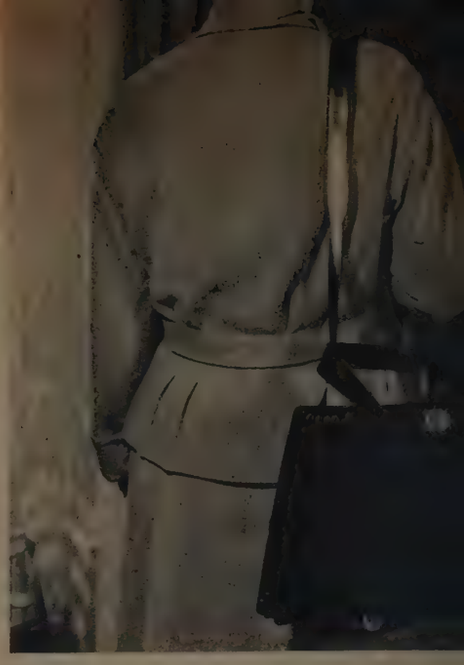
Le prince Albert I^er^ avait ainsi résumé ses intentions : « Le Musée océanographique appartient aux océanographes du monde entier. » Depuis que cette phrase fut prononcée quarante-trois années ont passé, et le musée n'a pas failli à sa mission.

Geneviève ROUCH.

CE DÉCOR D'UN AQUARIUM est composé de coraux que l'« Eider » remonte dans ses filets

Trois pochettes de couleurs vives, vert, jaune, rouge, montées sur un bracelet.

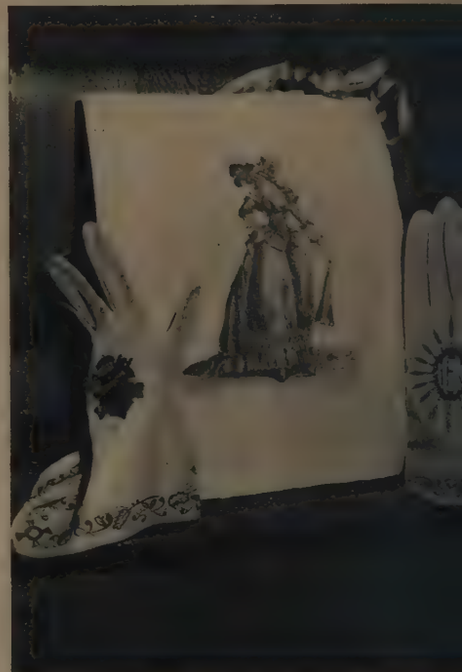
Pochette élégante en box noir.
La fermeture est un couvercle coulissant.



Muni d'une bandoulière, ce sac de voyage à s
répond bien à sa destination pratique

Le gant mousquetaire est toujours en faveur.
Celui-ci est en antilope noire avec revers grenat.

La modéliste a imaginé d'encadrer cette pochette
d'une baguette de bambou. Gant garni de boutons.

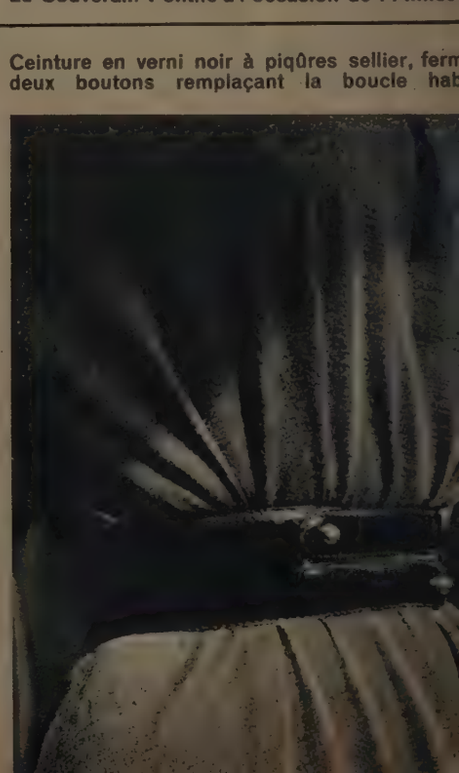


Ces gants fabriqués à Paris ont été
au Souverain Pontife à l'occasion de l'Année

L'originalité de cette ceinture en box noir
réside dans le crochet doré qui la ferme.

La ceinture en box blanc à clous argentés
que porte maman provoque l'admiration de son fils.

Ceinture en verni noir à piqûres sellier, ferm
deux boutons remplaçant la boucle hab



SACS, CEINTURES ET GANTS,

ACCESSOIRES INDISPENSABLES DE L'ÉLÉGANCE

PAR ANNE ZEGEL

ÉLEGANTE désœuvrée, mère de famille affairée, midinette ou étudiante... quelle est la femme qui ne soit allée « faire du shopping » dans le Faubourg-Saint-Honoré ?

Pour la Parisienne, cette expression franco-britannique ne signifie pas, comme on pourrait normalement le supposer, effectuer des emplettes, mais plutôt regarder les vitrines et admirer les objets exposés. Qui s'en étonnerait ? Chacun sait qu'il faut aller dans le Faubourg pour trouver l'objet « dernier cri » qui seul vous donne un petit cachet bien parisien.

... Et la passante, conquise, s'arrête devant chaque boutique. Quoique pressée, elle va d'un trottoir à l'autre, traversant la chaussée au péril de sa vie. Elle ne veut rien laisser échapper. Les commerçants semblent rivaliser pour présenter, avec le plus de goût et d'originalité, tous les accessoires qu'exige la parure féminine. Souvent la passante, tentée, se transforme en cliente. On ne résiste pas à tel foulard, dernier-né d'une maison dont le nom est sur toutes les lèvres. La promeneuse n'en a pourtant nul besoin, et pour compenser cette folie — raisonnable ! — elle s'empresse d'acquérir le sac et les gants, compléments indispensables de son nouvel ensemble printanier.

Car les femmes — et les hommes aussi d'ailleurs — n'ignorent pas que pour mériter la réputation d'élégante il ne suffit pas d'être revêtue de la robe « Choc » du couturier à la mode et de la capeline créée spécialement pour le Grand Prix. Il est encore nécessaire de les accompagner des innombrables accessoires, preuve d'un raffinement véritable.

Ces accessoires, ce sont : le sac, les gants, les ceintures, les chaussures ; ce sont aussi les colifichets, depuis l'écharpe aux teintes vives jusqu'à l' « article de Paris », le bien nommé, en passant par le bouton et la fleur. Ils sont créés par des artisans soucieux de concilier la perfection du travail et le goût. Il est possible de trouver dans certaines boutiques de véritables petits « chefs-d'œuvre » — en réservant à ce mot le sens que lui donnaient les compagnons d'autrefois. Précisément, les paruriers apparaissent comme leurs descendants, comme les gardiens de vieilles traditions artisanales.

Et si la technique employée a parfois un peu évolué, si les paruriers ne dédaignent pas la machine pour simplifier leur tâche ou leur permettre une précision qu'il est difficile d'obtenir manuellement, les principes de travail sont restés les mêmes : donner à l'objet fabriqué le fini, l'élégance et la qualité, caractéristiques de l'article de classe.

Qualité paie ! Cet adage définit parfaitement la réussite et la raison d'être des industries de luxe.

L'histoire de ce couple installé à Montparnasse en est l'exemple le plus frappant. Ces jeunes gens ont transformé leur salle à manger en atelier de fabrication de ceintures.

« Mon mari, nous raconte la jeune femme, rêvait d'être pilote aviateur, mais nous voulions nous marier et nous n'avions pas d'argent. Un ami lui a donné les premières notions de fabrication des ceintures. Bientôt il créa et confectionna lui-même ses modèles. J'allai les présenter dans une boutique élégante de la rive gauche. Ils furent immédiatement acceptés. Enhardie par ce succès, je traversai la Seine et montrai notre collection dans un magasin du Faubourg. Ce fut pour nous la réussite. Actuellement deux couturiers nous ont demandé l'exclusivité de quelques-uns de nos modèles. Nous n'employons aucune machine, nous travaillons tous les deux, mon mari et moi, avec juste une ouvrière pour nous aider. »

Il ne faudrait pas croire, cependant, que tous les accessoires et colifichets peuvent être réalisés dans une installation aussi simple. Certaines industries exigent de nombreux locaux pour abriter tous les ateliers nécessaires aux différentes étapes de la fabrication. Elles sont parfois logées dans des cadres luxueux. C'est ainsi que l'on peut trouver une manufacture de gants installée en plein Faubourg-Saint-Honoré, dans l'hôtel des anciens princes Orloff. Cette manufacture appartient à un des rares gantiers parisiens, et pour arriver à réaliser une production importante il dut faire appel à des ouvriers et ouvrières de la région de Grenoble et de la Haute-Vienne, régions où ce métier se transmet de génération en génération, ce qui est bien la démonstration qu'une tradition de la main-d'œuvre demeure vivante à notre époque.

Photographies *France-Illustration* (Pierre Bizet).

LES SACS

cs maroquiniers tiennent une grande place parmi les « paruriers » parisiens.

Il y a, à Paris, de nombreux ateliers, dont certains dans de vieux immeubles, au fond d'une ' ou sous les toits, spécialisés dans la fabrication sacs.

habileté des ouvriers est extrêmement grande et icle qui sort de leurs mains ne présente en général n défaut.

ette année, les grands sacs font une offensive réciée des couturiers. On les trouve dans beaucoup eurs boutiques.

ependant, pour accompagner les toilettes habillées, etit sac garde la vedette.

uelle que soit leur taille, toutefois, il semble que einte appréciée soit le beige. Mais le noir, dont le pratique est incontesté, remporte toujours les rages.

cs de Dallioux et de Vogel.)

LES GANTS

HACUN sait que le centre de l'industrie du gant est à Grenoble. Cependant, quelques gantiers ont émigré à Paris. Dans le nombre se trouvent les fournisseurs de boutiques spécialisées dans la e des accessoires féminins et des colifichets. En éral, ces gants sont créés pour elles et sont des èles exclusifs. Brodés, imprimés, ils sont remarbles par le travail raffiné qu'ils présentent. Il est lleurs difficile d'imaginer le nombre d'opérations lesquelles doit passer un gant jusqu'à son achèvet.

t si certaines de ces opérations sont exécutées aide de machines, la plupart d'entre elles sont es à la main ; la broderie en est une, et les motifs quelquefois recopiés d'après des modèles anciens.

e printemps, les femmes aimeront accompagner s ensembles de gants au ton pastel. Ils sont soit utés dans le même tissu, soit dans des peaux belles par la finesse de leur grain. Et si quelques-sont courts, d'autres ont leurs manchettes finement aillées.

nts de Faré.)

LES CEINTURES

fabrication des ceintures est sans aucun doute beaucoup moins compliquée que celle des gants et des sacs. Cependant, la création des modèles exige beaucoup d'imagination, et, de plus, ceux-ci ent être sans cesse renouvelés.

n effet, le rôle de la ceinture n'est plus limité à ner ou à soutenir un vêtement : elle doit embellir, le ce fait, la femme doit en changer souvent. Avec foulard vif elle arrive à changer l'apparence d'une . Les fabricants, en lui offrant un choix abondant, t au-devant des désirs de la clientèle. Les modèles lle peut trouver sont très différents les uns des es non seulement par la matière dans lesquelles ceintures sont faites, mais par tous les petits ils qui viennent s'y ajouter : la boucle se transne à l'infini.

a mode des cabochons et des clous dorés, s'inspirant travail basque, est de plus en plus appréciée.

intures de Sablons.)

L'OPINION D'YVES GANDON
SUR « MÉDÉE » ET « ZAMORE »

La situation occupée par Jean Anouilh dans le théâtre contemporain est telle qu'il peut sans dommage s'offrir le luxe d'une erreur. *Médée*, que représente le théâtre de l'Atelier, en est évidemment une.

Mais les erreurs sont quelquefois, pour les grands écrivains, plus fécondes que les succès.

Celle qu'a commise Jean Anouilh en écrivant *Médée* crève les yeux. Il nous administre par la bouche de Michèle Alfa un long monologue déclamatoire, coupé seulement, de-ci de-là, par des interventions de la Nourrice, de Créon et de Jason. Nulle action. Un débat tout intérieur — celui de Médée abandonnée par son amant et prête à consommer le plus odieux de ses crimes — une immobilité surprenante de la part d'un auteur qui nous a donné tant de preuves de sa dextérité à conduire une intrigue, à emmêler et à démêler une trame.

Mais je vois bien comment il a trébuché. Anouilh est obsédé par les grands thèmes de la tragédie grecque. Il en a déjà parfaitement transposé deux : *Antigone* et *Eurydice*. Lorsqu'il s'est attaqué à celui de Médée, il n'a pas cru devoir s'attarder à l'anecdote, à l'articulation du drame. Médée la magicienne, Médée l'empoisonneuse et la sorcière devait se suffire à elle-même et se définir tragiquement par sa propre plainte.

C'était accorder un trop grand crédit à la vertu incantatoire du texte.

Bien entendu, la « patte » d'Anouilh se retrouve à plus d'un endroit dans cette pièce décevante. On y salue au passage de beaux cris, certaines crudités peut-être inutiles, un frémissement parfois très proche de l'enflure.

L'interprétation de M^lle^ Michèle Alfa est-elle en partie responsable de l'échec ? Je ne le crois pas.

L'actrice se donne évidemment tout entière à son personnage. Elle marque une sensualité généreuse, touchée d'une pointe de sauvagerie, sinon de vulgarité. (Mais l'auteur n'a-t-il pas justement fait de Médée une romanichelle ?) Les autres personnages ne sont que des ombres.

Mieux vaut ne pas insister.

Sa *Médée* n'ajoutera rien à la gloire de Jean Anouilh, mais il a de la gloire à revendre.

C'est sur une tragédie-bouffe de Georges Neveux, *Zamore*, petit acte d'une fantaisie délicieuse, que se termine la soirée.

Peut-on faire la nique au destin et détourner de soi les menaces de la fatalité ? Georges Neveux voudrait bien le croire.

Hélas ! le Zamore, qui arrive dans une petite ville de province à la suite de sa femme enlevée par son ami Charles-Auguste, a beau être animé des meilleures intentions, apparaître comme le plus doux, le plus tendre des hommes, et attentionné auprès de sa femme jusqu'à la suivre à la trace alors même qu'elle vit avec un amant, rien n'y fera. Il est la victime désignée. Quelle singulière ville que celle-là ! Quand le vent y souffle d'une certaine façon, les habitants devinent ce qui se passera le lendemain. Ainsi Charles-Auguste reçoit-il la visite d'un avocat qui lui propose d'assurer sa défense à l'occasion d'un crime qu'il n'a pas commis. Ainsi le commissaire de police l'interroge-t-il pour gagner du temps, le meurtre de Zamore étant inscrit dans le ciel.

Devant le danger, l'amant et le mari unissent leurs efforts pour éviter la catastrophe. L'hôtelière, bonne enfant, leur prête son concours. Ils croient un moment avoir mystifié le destin, comme il advint précédemment à deux citoyens du cru.

Mais ceux-ci n'avaient reculé que pour mieux sauter, et le joyeux Zamore, bien contre son gré, utilisera le revolver qu'il avait pourtant refusé d'acquérir.

La brillante légèreté du dialogue, un humour constant, l'aimable rebondissement des situations, le dessin gracieusement caricatural des personnages, une philosophie amère, maquillée sous un sourire de bonne compagnie, font de *Zamore* une des pièces les plus réussies qu'on ait vues depuis longtemps.

Et puis, dans un ingénieux décor d'André Barsacq, elle est alertement jouée par Yves Robert, Lucien Blondeau, Camille Guérini, Mady Berry et la piquante Caroline Cler. Seul André Versini force un peu trop la note. Mais quel plaisir, et du meilleur aloi, nous donne ce *Zamore* ! Bravo, Georges Neveux !

Deux scènes de « Zamore » à l'Atelier. **En haut, de gauche à droite :** Caroline Cler, Yves Robert et André Versini. **En bas :** Yves Robert et Mady Berry.

AUX AMBASSADEURS, BERNARD BLIER PERPÈTRE
« CRIME PARFAIT »

Adaptée par Roger Féral, cette pièce de l'Anglais Frederik Knott pose une question préalable. Il s'agit de savoir si le spectateur est ou non féru d'intrigues policières. Si oui, j'engagerai vivement tout un chacun à courir au théâtre des Ambassadeurs. Car il semble difficile de faire beaucoup mieux dans le genre.

Un mari trompé décide de se venger. La vengeance, pour lui, consistera à supprimer celle qui l'a trahi. Pendant un an, il prépare un « crime parfait ». Il choisit l'heure, l'assassin, il met tous les atouts dans son jeu ; et alors même que l'assassin a été tué par la victime promise, retourne la situation de manière que son épouse, Patricia, soit condamnée à mort.

Bien entendu, un policier supérieur, l'inspecteur Hubbard, débrouillera les fils astucieusement mêlés par le criminel, mais jusqu'à la dernière scène l'attention reste en éveil, ce qui prouve que la pièce est réussie.

L'interprétation, comme toujours aux Ambassadeurs, passe l'éloge. Bernard Blier, le mari trompé, fait frissonner par son abominable sang-froid. Jacqueline Porel, Jean Martinelli, Jacques Berthier incarnent leur personnage à la perfection. Quant à Pierre Destailles, il est, par son bon sourire, ses airs faussement naïfs, la joie de la soirée.

Pour mieux faire connaître la civilisation française la Sorbonne accueille une école d'art dramatique.

Les élèves se pressent au cours. Certains sont déjà licenciés et même agrégés.

Camille et Perdican « déchiffrent » la scène fameuse de la fontaine. **A droite** : Henri Rollan surveille avec une attention passionnée les interprètes.

Le mime Decroux révèle les secrets de l'expression corporelle.

Le théâtre est en grand honneur à la Sorbonne et l'Université prolonge ses cours dans le spectacle. On connaît le beau travail accompli par les Théophiliens sous la direction de leur maître éminent, M. Gustave Cohen, pour redonner la vie aux œuvres du moyen âge. On connaît aussi les heureuses représentations du groupe d'art antique. Ce ne sont plus dans l'un et l'autre cas des essais d'amateurs ou de scolaires illustrations des leçons de la faculté, mais de véritables réalisations artistiques qui ont retenu l'attention de la critique.

Or voici qu'à la Sorbonne fonctionne depuis peu une véritable école d'art dramatique. Hé quoi ! diront sans doute certains, est-ce bien là la mission de la vieille maison universitaire ? Est-il souhaitable d'encourager les vocations théâtrales et de former des comédiens ? Les cours privés, le Conservatoire ne suffisent-ils pas amplement à cette préparation ?

Pour apprécier équitablement l'innovation que constitue la section d'art dramatique de la Sorbonne, il convient de savoir quelles ont été exactement les intentions de ses promoteurs. Donnons donc la parole à M. André Villiers, directeur de cette section.

« On aurait grand tort de croire, nous dit-il, que notre but est de doubler les cours d'art dramatique et le Conservatoire. Faire des comédiens ? Mon Dieu, la vocation véritable finit toujours par se manifester. Peu importe qu'elle se révèle à la Sorbonne ou ailleurs... Mais nous avons pensé qu'il pouvait être fort intéressant de donner ici un enseignement théorique et pratique du théâtre analogue à ce qui se fait déjà en d'autres pays. En Amérique, cet enseignement est dispensé dans maintes universités. Beaucoup de nos visiteurs étrangers, beaucoup de jeunes gens amenés à Paris par leurs études et qui ne songent pas à entrer au Conservatoire s'étonnaient qu'il n'existât rien de semblable chez nous. Ils le regrettaient. C'est pourquoi il a paru utile d'adjoindre aux cours de civilisation française que dirige M. Georges Matoré et qui sont destinés aux étudiants étrangers cette section d'art dramatique. Elle permettra à ceux qui en suivent les cours d'approfondir selon leur désir les techniques de la scène.

— A qui s'adressent ces cours ?

— Eh bien, d'abord aux étudiants étrangers, puis, dans la mesure des places disponibles, aux étudiants français. Ces jeunes gens se répartissent en deux catégories : ceux qui n'ont aucun désir de spécialisation, mais qui veulent acquérir une connaissance réelle des arts de la scène ; ceux qui se destinent aux carrières théâtrales et désirent être pourvus d'une culture dramatique étendue. C'est vous dire que dans leurs rangs se trouvent de futurs comédiens sans doute, mais aussi de futurs metteurs en scène, de futurs techniciens du spectacle et aussi des élèves qui ont le goût du théâtre et de la littérature dramatique et souhaitent d'orienter dans cette direction leurs travaux ultérieurs.

— Quel est votre recrutement ?

— Nous comptons une centaine d'élèves, la proportion des étrangers étant la plus forte. Le mouvement d'intérêt provoqué par la création de la section a été très vif. La Faculté des lettres nous a envoyé un fort contingent et nous avons plusieurs licenciés et même deux agrégés qui estiment que les connaissances qu'ils vont acquérir chez nous leur seront précieuses pour la rédaction de travaux qu'ils préparent sur l'histoire du théâtre. Les Beaux-Arts, les Arts décoratifs sont aussi représentés. Parmi les élèves étrangers, une dizaine d'Américains du Sud et plusieurs Scandinaves. Et remarquez que, dans le nombre, il y a plusieurs professionnels qui ont déjà joué sur des scènes de leur pays et qui, pourtant, n'ont pas hésité à venir suivre notre enseignement.

— Comment celui-ci se présente-t-il ?

— Théorique et pratique, vous ai-je dit. Il comprend donc l'étude de la littérature dramatique (de la Renaissance à nos jours), l'histoire de la mise en scène (en France depuis le moyen âge et les grands courants contemporains en Europe), la psychologie de l'art dramatique (psychologie du comédien et analyse fonctionnelle des divers éléments de la mise en scène). Ces cours sont professés par MM. Truchet, Lusseyran, Lebègue, Scherer et par moi-même pour la psychologie de l'art dramatique. Du point de vue pratique, nous avons des cours de phonétique dirigés par M. Amado. Je m'occupe de l'improvisation et de la diction. Pour les différentes techniques de la scène, nous avons fait appel à MM. André Boll pour la décoration théâtrale, Pierre Sonrel pour la scénographie, Georges Leblanc pour les techniques de l'éclairage. Enfin, la classe d'art dramatique est assurée par M. Henri Rollan, de la Comédie-Française, et le mime connu M. Decroux est chargé du cours d'expression corporelle. »

On verra dans quelque temps ce que donne une tentative dont il convient de ne pas perdre de vue qu'elle s'insère dans un ensemble destiné à faire mieux connaître la civilisation française. Or qui nierait la large place tenue par le théâtre dans cette civilisation ?

ROGER DARDENNE.

La trapéziste Marise Begary, un des meilleurs...

... numéros, avec R. Lamouret et son canard...

... et les Casavecchia, du spectacle de Tabarin.

VARIÉTÉS A TABARIN...

... En attendant d'y retrouver les somptueuses revues d'autrefois.

PAR MARCEL IDZKOWSKI

TABARIN nous propose *Arc-en-ciel.* Mais, modeste, nous avertit aussitôt qu'il s'agit d'une sélection de variétés en deux parties ! En vérité, nous nous en serions aperçus, car nous aimions Tabarin pour le luxe de ses spectacles, l'originalité de ses tableaux, le rythme de ses enchaînements et encore l'ingéniosité avec laquelle Sandrini et Dubout utilisaient au maximum une machinerie minuscule pour nous offrir, surgissant de la cave ou tombant du plafond, des girls, des mannequins... dont la beauté constituait un élément attractif que l'étranger nous enviait.

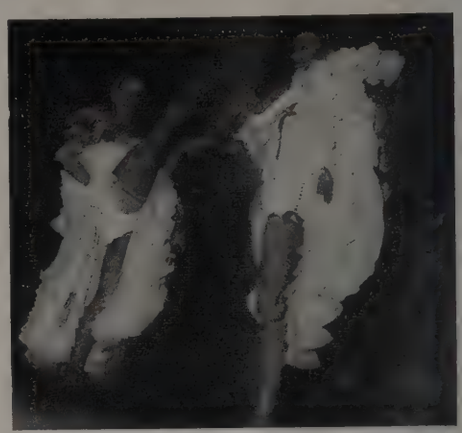
Depuis la mort des deux directeurs de Tabarin, Mme Sandrini et Jacques Dubout présentèrent — jusqu'à épuisement total — le dernier « show » de ces regrettés animateurs, mais il fallait songer à le remplacer, et c'est là que d'insurmontables difficultés surgirent. N'ayant pu trouver de « producers » dignes du passé artistique de Tabarin, cet établissement opta pour une formule fatalement provisoire : monter un spectacle de variétés.

Ce pis-aller (de qualité) est donc intitulé *Arc-en-ciel* et nous vaut de bons moments avec Ana Nevada, Buck and Chick, qui jouent du lasso avec une déconcertante facilité ; les Casavecchia, dont le grimage évoque l'époque héroïque du cinéma muet avec les premières pochades américaines ; Lucie Dolène, dont la voix est ravissante ; le xylophoniste Sid Plummer, le jongleur Paul Berny, le peintre chiffonnier Tour-Bier et l'audacieuse trapéziste Marise Begary.

Rosyane et Pierre Larau forment un couple de danse gracieux jusque dans l'acrobatie. C'est un numéro de classe internationale comme le délicieux Robert Lamouret, qui se retrouve ainsi à Tabarin, où il débuta. Lamouret est mieux qu'un ventriloque, il joue avec son inénarrable canard des sketches où j'allais écrire que l'un et l'autre sont parfaits si je n'avais peur de décerner des compliments à ce pantin... qui a des mines humaines.

Pour que le provincial et l'étranger ne soient pas tout à fait perdus à Tabarin, on y présente quand même *Haute Ecole* (deux chevaux en bois avec des écuyères dont les formes sont bien jolies à regarder) et le French-Cancan...

Bientôt, nous dit-on, Tabarin accueillera des girls venues de Londres. Tant mieux, elles manquaient à ce spectacle !



Le French-Cancan, un des courts moments où l'on a retrouvé le joyeux bal de jadis.

Charles Boyer, actuellement à Paris, s'est retrouvé là, en spectateur, avec Marcel Achard.

AU TEMPS DE « ROSE-MOUSSE » ET DES « PETITS PIERROTS »...

Il y a un demi-siècle, tout le Paris qui s'amuse fréquentait Tabarin.

TABARIN rouvre. Voilà déjà cinq mois qu'il avait fermé ses portes. Et vraiment quelque chose manquait à Montmartre, donc à Paris. Le fameux établissement compte à peu près un demi-siècle d'existence, puisque sa fondation remonte à 1904. Auguste Bosc, son créateur, s'était déjà acquis une réputation en conduisant comme chef d'orchestre les bals de l'Opéra. En donnant à l'établissement dont il prenait la direction le nom de Tabarin, bouffon fameux, aux plaisanteries salées, Bosc signifiait qu'il entendait que chez lui la gaîté, même débridée, régnât en maîtresse. De fait, le nouveau bal fut vite classé au premier rang des établissements où l'on s'amuse. Deux airs rythmaient les soirées : *Rose-Mousse*, une valse qui se fredonne encore, et cette célèbre *Marche des petits pierrots* qu'orchestres de brasseries et de casinos ont répétées à satiété. Auguste Bosc, qui devait en 1913 s'associer avec Fragson, le chanteur à la mode, ne manquait d'ailleurs pas d'idées. C'est lui qui « lança » les femmes nues au music-hall. Depuis... pour faire concurrence à son voisin et rival, le Moulin Rouge, qui en avait eu la primeur, il exhiba, lui aussi, le French-Cancan.

Tabarin, sans cesser d'être gai, changea de manière quand Pierre Sandrini, qui avait été danseur à l'Opéra, en prit, en 1929, avec Pierre Dubout, la direction. Il y monta de somptueux spectacles, témoignant d'un véritable goût artistique et qui étaient pour les yeux un plaisir rare. Il réussit à se faire reconnaître une note d'originalité bien personnelle.

Et voici que par les soins de Mme Sandrini renaît Tabarin. — R. D.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

Semaine du 11 au 18 avril 1953

LE 13, le Soleil, la Lune et Vénus se rencontrent au Bélier. La conjonction Neptune-Saturne en balance vient malheureusement contrarier cet heureux aspect.

On peut, semble-t-il, en conclure que les très heureuses perspectives ne seront qu'illusions. Cependant les ennuis ne viendront que plus tard. Quelques engagements conclus de par le monde, et peut-être dans le secret, en seront un jour la cause.

Mercure, toujours rétrograde, continue à paralyser tout effort. Chacun attend pour acheter, commander.

Cette année, des changements profonds dans la pensée des peuples sont certains. Des mouvements de masses, des pensées de foules entières sont en lente évolution. La lunaison du 13 avril fait que la Lune et le Soleil se trouvent en VI[e] Maison (Maison de la maladie)... Maladie de la Terre.

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le 21 Mars et le 20 Avril	Les décisions prises par les natifs du Bélier auront une grande importance dans le domaine où elles joueront. Inutile de conseiller la réflexion.
Le 20 Avril et le 20 Mai	Mars apporte encore plus de chaleur à ce signe. De très grands bonheurs sont encore réservés à ces natifs.
Le 20 Mai et le 21 Juin	Joie, réussite, bonheur.
Le 21 Juin et le 22 Juillet	Le calme revient. Les sentimentaux du Cancer peuvent rêver en paix.
Le 22 Juillet et le 23 Août	Colère. Violence. Ne rien briser, attendre. Ne rien faire ; éviter les voyages, les déplacements. Calme et prudence.
Le 23 Août et le 23 Septembre	Situation stationnaire. Un peu angoissante est la question financière.
Le 23 Sept. et le 24 Octobre	Pour une fois, rien ne soutient les sages natifs de la Balance. Les décisions les plus insensées peuvent les diriger vers des voies bizarres.
Le 24 Oct. et le 23 Novembre	La violence au paroxysme est la raison d'être de ces natifs cette semaine. Rien ne pourra les retenir, le désir d'agir sera le plus fort.
Le 23 Novem. et le 22 Décem.	Ennuis d'argent. Les pensées sont profondes et font éclore de savantes déductions. Les grands esprits, natifs du Sagittaire, se trouvent souvent parmi vous.
Le 22 Décem. et le 22 Janvier	Pour le 3[e] Décan, difficultés sentimentales. Dans l'attente, aucune réalisation pour le reste du signe.
Le 22 Janvier et le 20 Février	Le bonheur peut frapper à votre porte, mais les circonstances seront si étranges et si brutales !
Le 20 Février et le 21 Mars	Une joie inattendue peut survenir. 3[e] Décan : votre portefeuille se vide trop vite.

THÈME ASTRAL DE M. X..., né le 13 avril 1914, à...

QUE de luttes morales ! Que d'ennuis ont déjà parcouru cette vie ! L'éducation fut cahotée, pourrais-je dire, dans une ambiance de douceur dont, aiguillonné par Mars, vous désiriez sortir. Du reste, cette vie solitaire doit se passer dans un genre de laboratoire, ou du moins dans une ambiance d'assidues recherches, curieuses et savantes.

Il reste de l'enfance un caractère difficile, une volonté qui se manifeste par à-coups.

Le côté magnifique du thème, c'est ce Jupiter couronné du Nœud Nord de la Lune, en XI[e] Maison, secteur réservé aux amis, aux relations. Que de sincérité ! Que de soutiens de ce côté ! Où que vous soyez passé, vous vous êtes fait de bons et grands amis. Personnes ayant de fortes personnalités et à la tête de situations extrêmement importantes.

Du reste, ces amis ou relations ont joué un rôle important dans votre situation. Situation qui, un jour, vous poussera à écrire et à mettre au clair toutes vos recherches.

Un grand chagrin sentimental a terriblement marqué votre cœur.

SANTE : Une blessure aux cuisses ou des rhumatismes dans les jambes ne seraient pas pour me surprendre (VIII[e] Maison au Sagittaire). Les poumons sont un peu fragiles avec Saturne dans le signe des Gémeaux. Le son de la voix est certainement fort sympathique et pourrait soutenir toutes tendances oratoires.

Vous aimez les grandes promenades, toute forme d'exercice physique. Vous aimez les animaux vagabondant autour de vous. Vous rêvez de voyages à l'étranger.

Votre beau trigone Saturne-Uranus-Jupiter est un facteur de gloire et d'ambitions satisfaites. Jupiter en XI[e] Maison si bien soutenu donne tous les espoirs, tous les appuis pour la réussite. Les jours de travail et de solitude seront récompensés.

SOUCIS : août-septembre, début octobre, fin décembre 1953 et juin 1954.

Satisfactions à partir fin août 1954, et surtout l'année 1955 réserve de bien grands succès. Le 14 mai, entre autres, est une date surprenante pour vous.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA VIE DANS LES CAMPS DE CONCENTRATION :

Erich-Maria Remarque, *l'Etincelle de vie,* traduit de l'allemand par Michel Tournier (Plon, II-340 pages). Ce livre, qui s'annonce comme un roman, n'en est pas un. Le célèbre auteur de *A l'Ouest, rien de nouveau* — qui a passé les années de guerre aux Etats-Unis — a réuni ici une documentation immense sur la vie dans un camp de concentration allemand ; aucun des faits rapportés n'a été inventé par lui. Le cadre seul est imaginaire, il constitue le type des camps ayant réellement existé.

La vie des prisonniers allemands internés comme juifs ou opposants politiques ne s'y différenciait guère de celle des déportés étrangers. Elle se déroule comme un cauchemar quotidien, au milieu de tortionnaires d'une férocité inouïe. Les centaines d'épisodes relatés par l'auteur font passer un frisson : de misérables êtres humains luttant sauvagement pour un morceau de pain, pour les vêtements ou la couchette d'un mort ; l'acheminement quotidien des cadavres vers le four crématoire qui n'arrive plus à les consumer ; ce mourant qui demande qu'on lui arrache une dent en or pour qu'elle ne tombe pas aux mains de ses bourreaux, et cette dent cachée tour à tour par chacun de ses camarades comme le seul trésor commun. Puis, à l'approche des Américains, les efforts hypocrites des bourreaux pour obtenir de leurs victimes un certificat de mansuétude...

Un des plus poignants témoignages de la barbarie nazie, sous la plume d'un grand écrivain.

L'AMÉRIQUE :

John Gunther, *Passeport pour les U. S. A.,* préface d'André Maurois, traduction de Jean Bué (Gallimard, 662 pages). Une véritable encyclopédie de la vie américaine sous tous ses aspects par l'écrivain-reporter le plus célèbre de l'Amérique actuelle, qui a « survolé » tout son pays, accumulant, avec autant d'objectivité que de verve, les traits de la vie locale, les vues pittoresques et les anecdotes. « La façon d'interpréter l'américanisme, nous dit M. André Maurois dans sa préface, varie de New-York à Seattle, de Boston à Charleston. »

C'est cette prodigieuse variété que nous révèle la vaste fresque de M. Gunther : San Francisco, ville polyglotte toute en hauteur et joyeuse de vivre ; Los Angeles, dix-neuf faubourgs en quête d'une ville ; le Nevada, Etat des villes fantômes ; l'Iowa, Etat du maïs et des porcs ; le Sud, enfant terrible de la nation ; le Texas, monde gigantesque où l'on trouve, au mètre carré, plus de jolies filles et de grands chapeaux que partout ailleurs ; le Middle West, dont l'habitant est le prototype de l'Américain moyen « qui mesure toute chose par rapport à son utilité pratique ».

M. Gunther évite de dire que les Etats-Unis sont grands, jeunes et neufs, et d'expliquer par là un certain manque de maturité ou des traits de puérilité. Il voit dans ces faiblesses des racines plus anciennes.

Pour lui, les caractéristiques de l'Américain moderne sont un excès de vitalité et de dynamisme, la diversité dans l'unité, un provincialisme qui tient les masses dans l'ignorance des problèmes mondiaux, un optimisme qui fait que chaque citoyen a conscience de vivre dans un pays « qui a de la chance » et dans la constitution duquel figure d'ailleurs la recherche du bonheur.

Conclusion : « Ce pays est bourré de grandeur ; non seulement il doit faire face aux plus grandes responsabilités que l'humanité ait connues, mais encore il offre à cette humanité la plus belle occasion de se réaliser. »

LA VIE AU BRÉSIL :

Rio-de-Janeiro, images de Jean Manzon, préface d'André Maurois (Nathan, 185 pages, 129 illustrations). L'inégalable splendeur des aspects de la capitale brésilienne justifie amplement la présence de ce beau volume dans la « Collection des Merveilles du Monde ». M. André Maurois esquisse dans sa préface le passé et les séductions de cette ville. Les photographies déploient ici toute leur puissance d'évocation ; on voit cent visages réels et saisissants : les scènes classiques du carnaval le plus pittoresque du monde, le contraste étourdissant entre une nature vierge rôdant aux abords de la cité et l'urbanisme le plus affranchi, les vues du Largo do Boticario, le coin carioca le plus authentique. Point d'invitation au voyage plus suggestive et plus pressante que cette profusion d'images dont l'heureux choix égale la perfection technique.

ALBERT MOUSSET.

NÉCROLOGIE

YVES FARGE

VICTIME d'un accident d'automobile au cours d'un voyage en Russie, Yves Farge a succombé à l'hôpital de Tiflis. Il était né en Provence, à Salon, en 1899, et il avait débuté dans le journalisme à Lyon. Sous le nom de Grégoire il prit une part active à la Résistance, ce qui lui valut d'être à la libération nommé commissaire de la République à Lyon, où il se signala par sa rigueur. Redevenu journaliste, délégué de la presse pour assister à l'expérience de Bikini, il fut nommé ministre du Ravitaillement pendant qu'il assistait à celle-ci. Il montra dans ce poste beaucoup d'énergie verbale, réclamant la peine de mort contre les trafiquants. Par la suite, il se rapprocha de plus en plus des communistes ; il dirigea l'hebdomadaire *Action* et obtint en 1952 le prix Staline, qu'il venait de recevoir quand la mort le surprit. Entre temps il soutint contre M. Félix Gouin une polémique d'une extrême violence. Yves Farge se délassait de la politique militante en s'adonnant à la peinture.

ÉMILE MAGNE

AVEC Emile Magne, qui vient de mourir, l'histoire du XVII[e] siècle perd un de ses plus éminents spécialistes. Né à Dax en 1877, il fit ses études à Bordeaux et y débuta comme journaliste. Puis il s'attacha à l'histoire et, s'appuyant sur de minutieuses investigations poursuivies instamment à travers les archives notariales, il fit revivre avec verve et couleur en de nombreux volumes divers personnages du temps de Louis XIII et de Louis XIV. Son livre sur *Voiture et l'hôtel de Rambouillet* est particulièrement apprécié.

LA SEMAINE HIPPIQUE

HONNEUR AUX DAMES

LA troisième et dernière compétition de l'épreuve de dressage, prix Général-Détroyat, disputée dernièrement à « l'Etrier », amena un certain remous parmi les concurrents, surtout parmi ceux qui s'étaient déjà présentés avec succès dans les deux premières manches. M^lle Motte, M^me Vernes et M^me Turbé prirent les trois premières places dans un style décontracté, apprécié du public et du jury. Au classement général des trois manches, on fut heureux de retrouver M^me Turbé. Son cheval Esquimau s'en va léger, répondant à des indications imperceptibles.

Le prix Commandant-Hector, troisième manche d'un contexte plus affirmé, revient encore à une femme, en l'occurrence M^me Palis du Lauzet, produisant la jument Vaillante. L'élégante cavalière est également en tête du classement général. Le colonel Brau se chargea de rappeler que les hommes aussi prenaient part à la performance. Il est second sur Portefeuille, dont la mobilité n'exclut pas la soumission.

Au jury, les colonels Terrière, Chalan-Belval, de Langle de Cary. Dans l'assistance, colonel Aublet, baron et baronne de Brétizel, M. Borgeaud, M. de Royer, etc.

TRE-HARDY.

CHRONIQUE DE LA BEAUTÉ

Le choix d'une poudre peut décider de votre beauté. Votre visage mérite mieux qu'une poudre quelconque. Essayez la poudre « Crêpe de Chine » de F. Millot : votre miroir vous révélera un visage mat, soyeux, dont aucune plaque ne rompt l'harmonie. Mieux encore : votre visage va conserver toute la journée sa fraîcheur et son éclat, il le devra à la constitution absorbante de la poudre « Crêpe de Chine », à son adhérence, à la finesse de ses coloris.

C'est à un ivoire artistement travaillé que fait penser la boîte de luxe de la poudre « Crêpe de Chine » de F. Millot.

LE RALLYE SABLÉ-SOLESMES

LES samedi 16 et dimanche 17 mai seront un grand jour pour les routes de la Sarthe où se disputeront les épreuves du rallye international automobile Sablé-Solesmes. Cinq parties sont prévues par les organisateurs : la vérification des véhicules, une épreuve de démarrage, une course de vitesse, une course de côte et un parcours de régularité de 250 kilomètres qui, parti de Sablé et y revenant, passera par La Flèche, Le Lude, Château-du-Loir, La Chartre, Saint-Calais, Le Grand-Lucé, Ecommoy, Le Mans et Malicorne. De nombreux prix récompenseront les dix premiers du classement général, dont le moindre mérite ne sera sans doute pas d'avoir su poursuivre jusqu'au bout leur parcours et de résister à l'envie de descendre de voiture pour admirer à loisir les paysages de cette charmante contrée.

Nous signalons à nos lectrices que l'on peut actuellement obtenir une charmante boîte d'essai « Miniature » de la poudre « Crêpe de Chine ». Il suffit d'écrire à F. Millot, parfumeur, 57, avenue F.-D.-Roosevelt, Paris (8e), en se recommandant de France-Illustration *et en joignant trois timbres de 15 francs pour les frais. Préciser : teint clair, moyen ou mat.*

Courrier musical

BACH ET BARTOK PAR L'ORCHESTRE DE CHAMBRE DE ZURICH

PARIS leur fit bon accueil l'an dernier et les a reçus, cette fois, comme des amis : des amis qui viennent donner des concerts à leurs hôtes dans cette atmosphère d'intimité et de joie réciproque sans laquelle le terme de « musique de chambre » reste un vain mot.

En cette jeune formation, parfaitement disciplinée, limitée aux effectifs voulus pour son répertoire, bien resserrée autour de son chef, règne un sentiment collectif de fidélité aux textes, qu'on la voit suivre avec respect, mais sans nul automatisme ; grâce à quoi les **Concertos brandebourgeois,** trop souvent défigurés par une enflure inutile, nous sont restitués avec le dosage des timbres, la distinction des plans ou la fusion sonore que demandent tantôt les parties concertantes, où brillent les solistes, tantôt celles qui mettent en valeur l'orchestre tout entier. **Concertos pour plusieurs instruments,** tel était le titre choisi par Bach pour les six grandes sonates d'orchestre dédiées au margrave de Brandebourg. De ce titre il semble que l'Orchestre de Zurich ait fait sa devise, tant il veille minutieusement à marquer les prééminences successives des **soli,** du **concertino** et du **concerto grosso.**

Il faudrait, pour ne pas être injuste, nommer la plupart des solistes et louer la qualité de leur interprétation. Contentons-nous de citer seulement le flûtiste André Jaunet et le violoniste Rudolf Baumgartner, à la belle sonorité chaleureuse.

L'Orchestre de Zurich s'est tiré avec honneur, en outre, de l'exécution si délicate du **Divertimento** de Bartok, souple et fuyant et d'une extraordinaire polyrythmie.

Et tous — à leur tête, Edmond de Stoutz, sensible et précis — semblent heureux de partager avec un auditoire nombreux, vibrant et compréhensif le plaisir de faire de la musique.

L. MAURICE-AMOUR.

Les disques nouveaux

UN « DIGEST » DE « VÉRONIQUE », d'ANDRÉ MESSAGER

L'ORCHESTRE de l'Association des Concerts Lamoureux, dirigé par Jules Gressier, a enregistré au théâtre des Champs-Elysées **Véronique,** l'exquise opérette d'André Messager (1). Bien qu'il s'agisse d'un disque longue durée microsillon, c'est une « version abrégée » qui est ainsi offerte. L'expression, joliment choisie, remplace avantageusement les termes « sélection », « pot pourri », employés habituellement et qui semblent usés maintenant. Malheureusement le fond reste le même, et il s'agit d'airs à succès prélevés sur un chef-d'œuvre au détriment du livret. N'est-ce pas regrettable en un temps où le progrès met à la disposition des hommes de bonne volonté tous les éléments techniques permettant des réalisations intégrales ? Ne vaudrait-il pas mieux rechercher opéras-comiques, opérettes et ballets d'une durée relativement brève et les présenter dans toute leur splendeur, à l'état original, dans la forme voulue par leur auteur ? Ne boudons cependant pas le plaisir, même imparfait, qu'on nous donne, et louons sans réserve le talent des interprètes qui présentent **Véronique.** Martha Angelici tient avec brio le rôle de l'héroïne, Freda Betti incarne Estelle, Camille Maurane est Florestan ; Aimé Doniat, Michel Roux, Nadine Renaux et Claude Devos complètent cette excellente distribution. En grapillant de-ci de-là, les éditeurs de ce disque réussissent fort habilement à condenser en quarante minutes sinon l'action, du moins la musique et les couplets.

Voilà bien des moments agréables en perspective pour les auditeurs. A ce disque d'une haute tenue artistique on peut seulement reprocher son manque de continuité. Il apparaît en effet plutôt sous l'aspect d'une exposition musicale — comparable à une galerie de tableaux puisque rien ne relie les airs entre eux — que sous l'aspect primitif souhaité par les librettistes Vanloo et Duval autant que par le compositeur lui-même, André Messager.

En revanche, on peut se féliciter de l'opportunité de ce disque. N'oublions pas que l'année 1953 est celle du centenaire d'André Messager et que le souvenir de l'excellent compositeur va être célébré avec éclat, au mois de juin prochain, par sa ville natale, Montluçon.

W.-L. LANDOWSKI.

(1) Disque Pathé.

ALGER-LE CAP SUR L'ÉCRAN

LA magnifique randonnée transafricaine que fut l'expédition Alger-Le Cap a été rendue vivante aux yeux d'un nombreux public au cours d'une soirée où fut projeté le film réalisé par les soins de M^me Goetze, qui accompagnait l'expédition comme cinéaste. M. Albert Sarraut (qu'on voit sur notre photographie avec M^me Goetze) présidait ce gala auquel assistaient de nombreuses personnalités, dont M^me la maréchale de Lattre, M. Monnerville et M. Charles Brune. Le produit de la soirée était destiné aux commandos de l'armée d'Afrique et aux instituts Pasteur en Afrique.

Dix arrière-petits-fils de l'étonnante trisaïeule servaient la messe dite par Mgr Audrain.

DESCENDANTE DE JEAN RACINE

ON rencontre assez souvent dans les rues de Versailles une dame dont les cheveux blancs couronnent un visage agréable et souriant : M^me Marthe Tilloy, descendante de Jean Racine. M^me Tilloy a quatre-vingt-douze ans et elle compte quatre-vingt-douze descendants. Grande famille admirablement unie, dont cinquante-sept membres habitent Versailles, les autres, Valenciennes et la Normandie. Famille heureuse et favorisée — pas un tué ni en 1870, ni en 1914, ni en 1940 — et qui aime à se rassembler autour de sa doyenne.

La grand-mère de M^me Tilloy, qui habitait à La Ferté-Milon la maison de Racine, et sa mère furent toutes deux trisaïeules.

Dernièrement, M^gr Audrain a célébré à Versailles, devant toute cette belle famille, une messe d'action de grâces où dix arrière-petits-fils de M^me Tilloy, à qui le pape a décerné la croix Pro pontifice et Ecclesiæ, étaient enfants de chœur. — H. K.

LES SPECTACLES

TH. des ENFANTS MODÈLES
252, Faubourg-Saint-Honoré
les dimanches à 15 h.,
le Brave Général Dourakine,
les jeudis à 15 h., Fanfan la Tulipe.

FOLIES-BERGÈRE
Le plus célèbre Music-Hall du monde
UNE VRAIE FOLIE
Ts les Soirs 20 h. 30
Mat. Dim. & Fêtes 14 h. 30

TH. des VARIÉTÉS
SACHA GUITRY
Joue
PALSAMBLEU !

ATELIER
MÉDÉE
de Jean Anouilh
et
ZAMORE
de Georges Neveux

LES GENS AIMABLES VONT PARTIR EN CROISADE

SOYEZ aimables ! Ce conseil est le cri de guerre de la croisade pour l'amabilité que l'Ordre des chevaliers de la courtoisie française organise du 2 au 10 mai.

« Nous confondons dans l'amabilité : la courtoisie, la bienveillance, la bonne humeur, l'honnêteté et toutes les qualités qui en découlent. » Pourrait-on concevoir plus belle vertu que l'amabilité telle que la définissent ces modernes et pacifiques chevaliers ?

Prêchée en Sorbonne, le 2 mai, par les plus hautes personnalités, la croisade comportera, parmi de nombreuses manifestations, des causeries faites aux élèves des écoles et des lycées, des appositions d'affiches, des conférences publiques et la remise des insignes de l'Ordre aux personnes qui s'en seront montrées les plus dignes.

Rappelons à ce propos que le grand cordon de l'Ordre doit être remis le 17 mai à la reine Juliana des Pays-Bas et que S. E. Si el Hadj Thami el Mezouari el Glaoui, pacha de Marrakech, vient de recevoir la même distinction. M. et Mme Gaston Monnerville, M. et Mme Ramarony et deux mille notables marocains étaient présents, à Marrakech, à la somptueuse « diffa » à l'issue de laquelle M. Raymond Rodel a remis au pacha le grand cordon.

LES GRANDES VENTES

PAR les soins de Mes Ader et Laurin a été dispersée une importante collection d'œuvres du XVIIIe et du XIXe siècle, qui a produit 14 millions. Un dessin de Fragonard a atteint 1.200.000 francs, et un autre, 1.020.000 francs.

NOUS ÉDITONS
VITE ET DIFFUSONS BONS MANUSCRITS
EDITIONS REGAIN — MONTE-CARLO

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

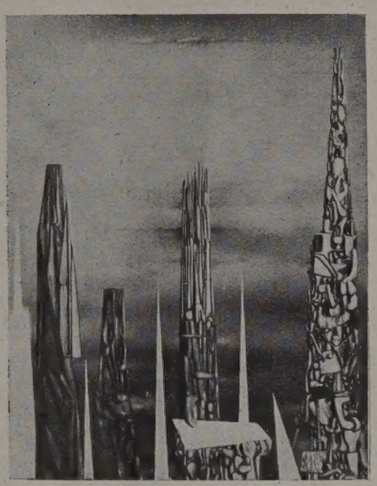
TANGUY, SURRÉALISTE A LA RECHERCHE DE L'ORDRE

ON se souvient de la définition qu'André Breton donnait du surréalisme dans son manifeste « Poisson soluble » publié en 1924 :

« Surréalisme : automatisme psychique par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique et morale. »

Toutefois, lorsque nous voyons des œuvres d'Yves Tanguy, par exemple, peut-on affirmer avec certitude qu'on n'y découvre aucune préoccupation esthétique ? Tel n'est pas exactement

« De mains pâles aux cieux lassés », tel est le titre étrange dont Yves Tanguy a accompagné cette toile.



notre avis. Car Tanguy, moins qu'aucun autre peut-être, se laisse entraîner vers ce « psychisme automatique » qui semble être la Bible des surréalistes. Cette actuelle exposition des œuvres d'Yves Tanguy (Galerie Renou et Poyet) révèle chez ce peintre un souci d'ordre et de clarté — j'allais écrire de logique — qui semble émaner d'un esprit assez pénétré de cartésianisme. Et, parallèlement, l'artiste est un poète, créateur d'un monde où le mirage joue un rôle primordial. Et s'il porte une affection toute particulière — comme ses collègues — à certains effets de « perspective hypnotisante, à la multiplication hallucinante, au reflet bouleversant ou à l'étrange attrait de la transparence », Tanguy reste surtout le poète qui, mêlant les mondes connus et inconnus, recrée un cosmos qui lui est particulier, un univers gris et transparent, fait d'os et de pierres, où le monde terrestre, le monde céleste, l'immensité de la mer comme l'immensité des salles se confondent.

Point de ligne d'horizon définie, donc point d'horizon borné. Elévation, direz-vous ? Nous rejoignons ainsi — qui l'eût cru ? — Baudelaire :

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,
Mon esprit, tu te meus avec agilité...

Mais est-ce là terme de comparaison ? Nous ne le croyons pas. Ce sont plutôt deux mondes qui s'opposent : l'un demeure le vieux rêve méditerranéen, l'autre nous ouvre les portes de l'avenir. Mais l'art de tous deux reste art de poètes.

PONCELET, AMI DE LA COULEUR ET DE LA LUMIÈRE

PONCELET est un de ces artistes qui demeurent fidèles au dieu Soleil. Ses marines, ses paysages, ses personnages vivent par la chaleur et sous la lumière qui colore avec intensité chaque être, chaque chose. Son style est franc, direct ; sa pâte, riche ; ses couleurs, éclatantes.

Un nature morte aux grenades nous a particulièrement séduit. Poncelet possède le sensualisme des **Nourritures terrestres** et nous ne pouvons l'en blâmer, bien au contraire. Son actuelle exposition à la Galerie de l'Elysée affirme ses qualités de peintre.

Maurice SERULLAZ.

VERTÈS FÊTE A PARIS SES « OSCARS » DE HOLLYWOOD

L'EXCELLENT dessinateur Marcel Vertès s'est vu récemment décerner par Hollywood un double Oscar qui récompense à la fois les décors et les costumes qu'il a réalisés pour le film (en Technicolor) Toulouse-Lautrec. La revue Adam a organisé à cette occasion une exposition de vingt-trois grandes gouaches originales qui font partie des maquettes fournies par l'artiste aux cinéastes américains. Il serait à souhaiter que tous les films tournés outre-Atlantique sur notre pays et notre histoire se fondent sur de tels documents. Sans y perdre en pittoresque, ils y gagneraient sûrement en goût et en exactitude.

LA NORMANDIE EXPOSE TROIS SIÈCLES D'ART

PATRIE de Poussin, de Géricault, de Braque, la Normandie a été le berceau d'une multitude d'artistes, et ses paysages ont inspiré nombre de peintres français et étrangers. A ces Normands de naissance ou d'adoption une très intéressante exposition vient d'être consacrée au Foyer des artistes.

Ce foyer est malheureusement appelé à disparaître, devant être repris, à la fin de l'année scolaire, par le restaurant contigu dont il est la propriété. La direction est actuellement en quête d'un autre local. La visite de M. André Marie, ministre de l'Education nationale, venu inaugurer l'exposition, a apporté un réconfort aux directeurs du foyer et à M. Marc Vaux, son fondateur, qu'on voit sur notre cliché à la droite du ministre. Celui-ci, en prenant congé de ses hôtes, les assura, en effet, que son appui ne leur ferait pas défaut. Formons avec lui le vœu que le succès vienne récompenser les efforts de ces courageux artistes.

DÉSIREZ-VOUS RECEVOIR *gratuitement*
UN PLAN DE LA VILLE ET UNE CARTE DE LA ZONE DE **TANGER ?**
DE NOMBREUX RENSEIGNEMENTS SUR **TANGER ?**
DES CONSEILS PRATIQUES CONCERNANT **TANGER ?**
LA LISTE DES HÔTELS DE **TANGER ?**
ÉCRIVEZ À L'OFFICE DU TOURISME À TANGER
Vous viendrez certainement un jour à ***TANGER*** *et vous serez heureux de posséder ces documents*

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N°1	ABONNEMENT N°2	ABONNEMENT N°3
Un an...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N°1	ABONNEMENT N°2	ABONNEMENT N°3
Un an...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TOURISME ET VILLÉGIATURES

PARIS

9e Arrt

HOTEL ***
BLANCHE-FONTAINE
Entièrement neuf. Jardin d'été.
RESTAURANT - BAR - GARAGE
Calme et grand confort au centre des affaires et des plaisirs
34, rue Fontaine. PIG. 72-32

16e Arrt

HOTEL FARNÈSE ** A
Entre Etoile et Trocadéro
32, rue Hamelin, PAS. 98-72
Dernier confort. Calme.
RESTAURANT - BAR
Pension. Prix modérés

ENVIRONS DE PARIS

MENNECY (S.-et-O.)

LE RELAIS FLEURI Tél. 38
RESTAURANT - BAR - HOTEL
Pêche - Week-end - Pension
Spécialité de macarons

FORÊT DE FONTAINEBLEAU (S.-et-M.)

HOTEL-RESTAURANT des GORGES de FRANCHARD
en pleine forêt - Sa cuisine - Sa cave
WEEK-END - SÉJOURS - CONFORT - Tél. 29-69

ROUSSILLON

AMÉLIE-LES-BAINS (P.-O.)

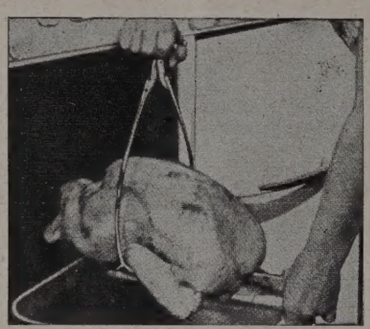
Voies respiratoires, rhumatismes
Gd HOTEL THERMAL cft parf. dep. 1.400
Documentation gratuite sur demande.

CÔTE D'AZUR

SÉJOUR A MARSEILLE
LE LITTORAL, Résidence Hôtel,
129, bd Corderie, apparts 1-2 pièces + bains-cuis. à louer p. jour, semaine ou mois.

Cette rubrique bénéficie de conditions spéciales réservées à MM. les Hôteliers ainsi qu'aux Syndicats d'Initiative.

NOUVELLES INVENTIONS



POUR LES MÉNAGÈRES

CETTE « pince à rôti » vous permettra, mesdames, de manier d'une main une pièce de plusieurs kilos en cours de cuisson, sans risque de brûlures. — C. T.

HOME D'ENFANTS
« LE COLIBRI »
ARVEYES-VILLARS (Suisse)
Reçoit des enfants de 3 à 10 ans. — Soins affectueux et dévoués. — Cuisine soignée. — Situation magnifique.
On vient chercher les enfants

OFFICIERS MINISTÉRIELS

ÉTUDES : de Me **THIBAULT**, notaire à Montmirail (Marne)
et de Me **COUTURIER**, notaire à Paris, 20, boulevard Malesherbes.
VENTE par adj., le samedi 25 avril 1953 à 15 h., à Montmirail, en l'ét. de Me **THIBAULT**

DU DOMAINE DE L'ABBAYE DU RECLUS
sis COMMUNES DE : TALUS-SAINT-PRIX, BAYE et CORFELIX (Marne)
(A 115 KILOMÈTRES DE PARIS) — (CHASSE ET PÊCHE)
1er LOT **LE CHATEAU DU RECLUS** (18e siècle) — Entièrement restauré — Tout confort.
ANCIENNE ABBAYE; et 116 hectares de terres, prés, bois et marais;
2e LOT **FERME DU BAS DU RECLUS** — Contenance : 75 hectares.
3e à 12e lots : 11 hect. 80 cent. de terres et prés.
Pour tous renseignements et permis de visiter s'adresser aux NOTAIRES ainsi qu'à Me **Jean CONSTANTIN, NOTAIRE à PARIS**, 15, rue Roquépine.

VENTE après ACCEPTATION BÉNÉFICIAIRE au PALAIS de JUSTICE à PARIS, le MERCREDI 29 AVRIL 1953 à 14 heures — en TROIS LOTS
PREMIER LOT **UN IMMEUBLE DE RAPPORT sis à PARIS**
RUE du BAC, N° 90 (7e ARRONDISSEMENT)
avec UN APPARTEMENT LIBRE de LOCATION
CONTENANCE : 325 M² — REVENU NET : 622.595 fr. — MISE à PRIX : 4.000.000 de fr.
DEUXIÈME LOT **UN IMMEUBLE de RAPPORT sis à PARIS**
RUE GAY-LUSSAC, N° 28 (5e ARRONDISSEMENT)
CONTENANCE : 612 M² — REVENU NET : 913.559 fr. — MISE à PRIX : 8.000.000 de fr.
TROISIÈME LOT **UN IMMEUBLE de RAPPORT à SAINT-OUEN**
(SEINE) AVENUE GABRIEL-PÉRI, N° 22
CONTENANCE : 620 M² — REVENU NET : 348.581 fr. — MISE à PRIX : 3.000.000 de fr.
S'adresser à 1e : Me **BOCCON-GIBOD**, avoué à Paris, 22, rue Cambon ;
2e : Me Paul JULLIEN, notaire à Paris, 9, place des Petits-Pères.

Vte Pal. Jus. 15 avril 1953, 3 lots :
1e **PAVILLON** usage d'habitation. M. à P. : 150.000 fr.
2e **IMMEUBLE RAPP.** Mise à Prix : 400.000 francs.
3e **DROIT DOMM. GUER.** Mise à Prix : 1.420.000 fr.
SAINT-DENIS (Seine) 5 et 7, impasse Chaudron.
S'adr. Robert BETHOUT, av., 48, r. de Clichy, Paris. Thielland, avoué.

PETITE ANNONCE

EMBARCATIONS EN MÉTAL LÉGER INOXYDABLE
« ARCUS » de 2 à 5 mètres. Voile et moteur. Nouveau catalogue illustré sur simple demande. Les Ateliers de Touraine, 21, place Rabelais, TOURS.

Palais de l'Automobile et du Cycle
Section du Matériel de Bureau
Grande Section de l'Alimentation
Pavillon de l'Union Française
Participations étrangères
Section de la Mécanique
Salon de l'Ameublement
Salon de la Radio - Salon de l'Artisanat

DU 7 AU 22 JUIN
XXXII°
FOIRE
internationale de
BORDEAUX
GRANDE SEMAINE AGRICOLE DU 14 AU 22 JUIN

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

★ PASSEZ VOS VACANCES EN CORSE..

Ile Rousse

Passons en Corse à l'Ile Rousse de merveilleuses Vacances. Sommes à l'Hôtel Napoléon Bonaparte. Cadre idéal, confort parfait. Vous conseillons faire comme nous. Amitiés ★

C'est à cheval que le facteur rural fait sa tournée en Corse. Grâce à sa monture, il surmonte les difficultés du terrain et peut atteindre les fermes d'accès malaisé.

APR 23 1953

Brunella
MARTINI
APÉRITIF
YERMOUTH
SUCRÉ
SOCIÉTÉ
ANONYME FRANÇAISE
MARTINI & ROSSI
SIÈGE SOCIAL
ST OUEN (Seine)
MARTINI
l'Apéritif de renommée mondiale